

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## HISTOIRE ET ROMANS

MADAME ROLAND

(SUITE)



ON commerce journalier avec ce charmant esprit développait sa propre facilité à écrire; elle l'exerçait et la perfectionnait dans son active correspondance avec Sophie.

Ainsi coulent paisiblement les jours de Manon Philipon, dans la jouissance d'elle-même et la satisfaction de ses goûts.

Elle n'a rien senti encore des chocs et des froissements que nous garde le monde. Sa jeune vie est une eau limpide qui réfléchit le ciel. Mais un caillou y tombe, et tout mince qu'il est, vient la troubler.

Un jour la grand'maman prend avec elle sa petite-fille dont elle est fière, et, franchissant les limites de son île, se dirige vers la rue Saint-Louis au Marais. Le but du voyage est une visite à la riche et vieille madame de Boismorel, dont elle a l'honneur d'être parente. Jadis, au temps de sa jeunesse, restée veuve et sans aucune ressource de fortune, elle a trouvé là un refuge et un utile emploi de son activité. La parente riche avait un fils et une fille; la parente pauvre a fait leur éducation. Plus tard, un petit héritage recueilli par elle l'a remise en possession de son indépendance, mais sans lui faire oublier le chemin de la maison qui s'était ouverte à elle dans ses jours de détresse.

On arrive devant le bel hôtel occupé par madame de Boismorel. La grand'maman n'y est point une étrangère; l'accueil empressé des gens

de service le lui prouve. Tous les yeux se tournent sur la petite-fille; c'est à qui la complimentera. La petite-fille s'indigne intérieurement. Les gens peuvent la regarder, mais la complimenter! De quoi osent-ils se mêler? Un nouveau sujet d'étude s'offre à sa curiosité: elle fait connaissance avec l'aspect et les usages d'une maison de haut ton. Elle s'y sent à la gêne. Un grand laquais les introduit au salon. On est en présence de madame de Boismorel, qui, assise sur un canapé avec son chien auprès d'elle, s'occupe à broder gravement une tapisserie. Par son âge, par sa taille, par sa corpulence, la maîtresse du logis lui paraît ressembler à sa bonne-maman, avec plus de somptuosité, mais moins de goût, dans sa toilette.

« Une riche dentelle chiffonnée en petit bonnet  
» à papillons pointus comme des oreilles de  
» lièvres, placée sur le sommet de sa tête, laissait  
» voir des cheveux peut-être empruntés, rangés  
» avec cette feinte discrétion qu'il fallait bien  
» avoir après soixante ans; et du rouge à doubles  
» couches donnait à ses yeux fort insignifiants  
» beaucoup plus de dureté qu'il n'était nécessaire  
» pour faire baisser les miens. »

Ceci nous donne l'extérieur de la personne et un spécimen des femmes âgées du monde comme il faut à cette époque. L'entretien qui va suivre est une peinture assez vive de caractère chez la vieille dame se posant en supériorité sociale, et la fille du graveur, en qui, pour la première fois s'éveille un mouvement de dépit, destiné à devenir par la suite une opinion politique. Nous le transcrivons sans l'abrégé.



« — Eh! bonjour, mademoiselle Rotisset, s'écria d'une voix haute et froide madame de Boismorel, en se levant à notre approche. (Mademoiselle! Quoi! ma bonne-maman est ici mademoiselle?) Mais vraiment je suis bien aise de vous voir! »

N'en déplaît à notre jeune bourgeoise, sauf ce titre de *mademoiselle* qui rappelait à la bonne-maman Phlipon qu'elle n'était pas la veuve d'un gentilhomme, l'accueil n'est pas si mauvais. Se lever de son canapé pour recevoir ses visiteuses constituait un acte de condescendance dont il fallait savoir quelque gré à madame de Boismorel. Elle continue :

« — Et ce bel enfant, c'est votre petite-fille? Elle sera fort bien. Venez ici, mon cœur, asseyez-vous à côté de moi. Quel âge a-t-elle, votre petite-fille, mademoiselle Rotisset? Elle est un peu brune, mais le fond de la peau est excellent; cela s'éclaircira avant peu. Comme elle est déjà bien formée! Vous devez avoir la main heureuse, ma bonne amie; n'avez-vous jamais mis à la loterie? — Jamais, madame. Je n'aime pas les jeux de hasard. — Je le crois; à votre âge, on s'imagine avoir jeu sûr. Quel son de voix! Il est doux et plein. Mais comme elle est grave! N'êtes-vous pas un peu dévote? — Je connais mes devoirs, je tâche de les remplir. — Fort bien! Vous avez envie d'être religieuse, n'est-ce pas? — J'ignore ma destination, je ne cherche pas encore à la juger. — Comme c'est sententieux! Elle lit, votre petite-fille, mademoiselle Rotisset? — La lecture est son plus grand plaisir. — Oh! je vois cela. Mais prenez garde qu'elle ne devienne une savante. Ce serait grand pitié. »

La conversation se poursuit, mais se porte, entre madame de Boismorel et la grand'maman, sur d'autres sujets. Toute la parenté et toutes les relations de la première y sont passées en revue.

« Durant ce dialogue, madame de Boismorel faisait quelques points sur le canevas, une carresse à son chien, et me fixait le plus souvent. J'avais soin d'éviter ses regards qui me déplaissaient beaucoup. »

Pour occuper les siens, Manon les promène dans l'appartement, dont l'aspect et le décor lui agréent infiniment plus que la dame du lieu.

« Je ne me demandais pas encore pourquoi ma bonne-maman n'était pas sur le canapé, et madame de Boismorel dans le rôle de mademoiselle Rotisset; mais j'avais le sentiment qui conduit à cette réflexion. »

La visite se termine; la grand'maman et la petite-fille se retirent. Madame de Boismorel, pour adieu, donne au domestique qui les reconduit l'ordre d'aller quelques jours après chercher le billet de loterie que bien décidément Manon Phlipon doit prendre pour elle. Manon ne vous dit pas si elle remplit sa mission, et si le

bonheur qu'on lui suppose profite à la grande dame de la rue Saint-Louis. Celle-ci croit, à n'en pas douter, avoir été d'une grâce et d'une bienveillance parfaites envers les deux bourgeoises, et dans le fait, qu'a-t-il manqué à son accueil? Tout le temps de cette entrevue s'est pourtant passé pour Manon Phlipon dans un état de souffrance. Elle, qui, depuis l'âge de sept ans, a l'habitude de se voir prise au sérieux par tout ce qui l'entoure, être ici traitée comme une enfant et comme une inférieure : c'est un cas étrange, qui l'a entièrement désorientée. Elle n'en dit rien à sa grand'mère, mais son plus vif désir est de ne jamais remettre les pieds chez madame de Boismorel, et, en effet, on n'y retourne plus.

Tout n'est pas fini néanmoins avec cette famille. Madame de Favière, fille de madame de Boismorel, ressemble à sa mère par la tournure d'esprit et les manières; il n'en est pas de même du fils. Quinze jours après cette excursion au Marais, se présente chez la grand'maman Phlipon, un homme d'environ trente-huit ans, d'un extérieur noble et grave : c'est M. de Boismorel.

« Il aborda ma bonne-maman avec respect, l'appelant sa bonne amie, et me salua avec cette sorte de révérence que les hommes sensibles s'honorent de témoigner aux jeunes personnes du sexe. »

Ce salut évidemment assure au visiteur les sympathies de Manon Phlipon. Elle lui voue dès ce moment une estime que, du reste, il paraît avoir méritée. M. de Boismorel reparaitra plus tard dans sa vie.

Le jour est venu enfin pour Manon Phlipon de retourner dans la demeure de ses parents. Elle nous rend compte de ses impressions en présence de ce changement de lieu :

« Je ne quittai pas sans quelque regret le beau quartier de l'île Saint-Louis, ces quais agréables, ce rivage tranquille sur lequel je prenais l'air dans les soirs d'été avec ma tante Angélique, considérant le cours gracieux de la rivière, et la campagne qui se dessinait au loin; ces quais que je traversais dans un saint zèle pour aller m'attendrir au pied des autels, sans rencontrer dans ce chemin solitaire aucun objet de distraction au plus doux recueillement. La gaieté de ma bonne-maman prêtait du charme à son appartement où j'avais passé tant de jours riants et paisibles. Je m'éloignai de sa personne en pleurant, malgré mon attachement pour ma mère. »

Quelque jeune Parisienne de nos jours, nourrie dans le bruit et les splendeurs de la rive droite, sourira peut-être devant ce soupir élégiaque donné au charme, peu compris par elle, de l'île Saint-Louis. La poésie est partout; il ne s'agit que de la voir. Eugénie de Guérin la tirait au besoin de l'âtre de sa cuisine. Comme aux quais déserts de l'île qu'elle regrette, Manon la trouvera à la pointe tumultueuse de la cité :



« Enfant de la Seine, c'est toujours sur ses bords que je venais habiter. Les tableaux mouvants du Pont-Neuf variaient la scène à chaque moment, et je rentrais véritablement dans le monde. Cependant beaucoup d'air, un grand espace, s'offraient encore à mon imagination vagabonde et romantique. Combien de fois, de ma fenêtre exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée, depuis le levant bleuâtre, loin derrière le Pont au Change, jusqu'au couchant, dorée d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du cours et les maisons de Chaillot! Je ne manquais pas d'employer ainsi quelques moments à la fin d'un beau jour, et souvent des larmes douces coulaient silencieusement de mes yeux ravis, tandis que mon cœur gonflé d'un sentiment inexprimable, heureux d'être, et reconnaissant d'exister, offrait à l'Être suprême un hommage pur et digne de lui. »

Manon Phlipon reprend les habitudes interrompues de sa vie, ses leçons, ses mêmes professeurs. Son père lui enseigne à graver, et croit l'intéresser à ce travail en y attachant une idée de gain pour elle. Combien il se trompait!

« Il me donnait à faire de petits ouvrages, dont il partageait le prix avec moi, comptant à la fin de la semaine, suivant le livre qu'il m'engageait à tenir. Cela m'ennuya... Je ne fus point contrainte. »

Le burin est abandonné; elle n'y touchera plus. Nous ne rentrons pas dans le détail de ses journées; il est connu. Elle en passe toujours la plus grande partie dans son cher cabinet et dans la jouissance de ses études solitaires. Elle ne se contente plus de dévorer les livres; elle veut en garder des traces durables et en fait d'amples extraits. Pas un bruit du dehors, pour ainsi dire, ne vient la distraire. Sophie est retournée à Amiens. Une correspondance active entretient et fortifie même entre elle et Manon un attachement qu'approuvent leurs mères; car celles-ci se sont vues, et chacune a trouvé dans la fille de l'autre l'amie qu'elle pouvait souhaiter à la sienne. A part cette liaison chère à son cœur, Manon Phlipon n'a de relation avec aucune compagne de son âge et n'en désire pas. Un vieux vicaire de Saint-Barthélemy, chez qui l'abbé Bimont a pris pension, possède une belle bibliothèque; il la met à la disposition de Manon: quelle société peut pour elle valoir celle-là? Le dimanche, après vêpres, on se réunit dans le salon de l'honorable ecclésiastique, où, tandis que le reste de la compagnie s'amuse au jeu ou à la conversation, Manon s'absorbe librement et tant qu'elle veut dans la lecture. Mais il y a un revers de médaille:

« L'abbé Le Jay, bon vieillard tout rond de taille et d'esprit... avait appelé pour tenir son ménage une de ses parentes, demoiselle d'Hannaches, grande haquenée sèche et jaune, à

voix rêche, fort entêtée de sa noblesse, ennuyant tout le monde de ses talents économiques et de ses parchemins. »

Le portrait n'a rien d'attrayant, et n'est point tracé, on le voit, par une main amie. Malgré l'humble position que lui faisait son état de fortune, les parchemins de mademoiselle d'Hannaches donnent une nouvelle activité au sentiment d'irritation qu'à fait poindre dans l'âme de la jeune plébéienne sa visite chez madame de Boismorel. La mort du bon abbé vient lui fermer sa bibliothèque, et ne la délivre pas de mademoiselle d'Hannaches; au contraire, la noble demoiselle trouve temporairement un asile bienveillant chez la famille Phlipon et y reste dix-huit mois, dans les soucis et l'agitation d'un procès qu'elle a sur les bras à propos de la succession d'un oncle. Manon lui sert de secrétaire; elle écrit, elle copie, elle rédige pour mademoiselle d'Hannaches, et ne l'en aime pas pour cela davantage.

« Je l'accompagnais quelquefois lorsqu'elle allait solliciter différentes personnes. Je remarquais fort bien que, malgré son ignorance, sa tournure empesée, son mauvais langage, son antique toilette et tous ses ridicules, on faisait honneur à son origine, on écoutait gravement les noms de ses auteurs, dont elle répétait toujours l'énumération, et l'on s'employait pour appuyer ses demandes. Je rapprochai la réception décente qui lui était faite de celle de madame de Boismorel, qui m'avait laissé des traces profondes. Je ne pouvais me dissimuler que je valais mieux que mademoiselle d'Hannaches, dont les quarante ans et la généalogie ne lui donnaient pas la faculté de faire une lettre qui eût le sens commun, ni qui fût lisible; je trouvais le monde bien injuste et les institutions sociales bien extravagantes. »

Les natures jeunes et inexpérimentées ne voient rien de plus simple que de donner pour couronnement à la hiérarchie sociale le mérite personnel: hélas! de toutes les aristocraties, c'est en théorie la plus légitime, mais en pratique, la plus impossible à établir.

Manon Phlipon n'oubliait pas le couvent où elle avait laissé de si bons souvenirs. Elle y fait de temps à autre des visites toujours reçues avec joie. Par privilège spécial, on l'admet même à une petite fête qui s'y donne en l'honneur de madame la Supérieure, et qu'elle décrit, en louant la délicatesse et le bon goût apportés dans certains détails par les pieuses recluses. Une ou deux fois par semaine, elle écrit à Sophie.

« Et que disiez-vous donc? me demandera-t-on. — Tout ce que je voyais, pensais, sentais, apercevais; et certes j'avais beaucoup à dire. »

Tel est en effet le caractère et le charme des correspondances intimes; mais, pour qu'elles soient possibles, la première condition est de voir, penser, sentir avec le cœur. Il en était ainsi de Manon, et sans doute de Sophie; pourtant



celle-ci écrivait moins souvent. Déjà elle allait dans le monde; les devoirs de famille et de société confisquaient une grande partie de son temps. Manon n'enviait pas cette vie agitée de province.

« Très occupée de petites choses, et remplie de visites qui n'apprennent rien, dont une partie est régulièrement consacrée au jeu, par amour du prochain. »

Combien elle appréciait encore davantage, par la comparaison, l'agrément sérieux de sa propre vie, si calme, si libre et si studieuse.

Elle lisait, et lisait toujours, passant des historiens aux philosophes, de Saint-Jérôme à Don Quichotte, de Voltaire à Nicole. Son père empruntait ou achetait docilement pour elle tous les livres qu'elle désirait connaître. Ce n'était pas la seule jouissance intellectuelle qu'il s'attachât à lui procurer. Le graveur Philpon n'avait en rien l'esprit littéraire, mais frisait l'artiste. Pas une exposition de tableaux ou d'objets d'art n'avait lieu à Paris qu'il ne l'y conduisit.

« Il avait beaucoup de plaisir dans ces occasions » — dit-elle — « car il exerçait agréablement sa supériorité en me faisant remarquer ce qu'il connaissait mieux que moi, et il jouissait du goût qu'il me trouvait comme de son ouvrage. C'était là notre point de contact. »

Dans ces occasions, comme dans d'autres, le père aimait à se montrer en public avec la belle adolescente au bras, tout fier de pouvoir dire aux gens de sa connaissance qu'il rencontrait et qui ne l'avaient pas encore vue : c'est ma fille ! La vanité paternelle n'était pas tout à fait sans motifs, à en croire le portrait que Manon Philpon nous fait de sa propre personne, et auquel nous emprunterons ici quelques détails.

Dès l'âge de quatorze ans, sa croissance était terminée. Elle avait près de cinq pieds de haut, une taille admirable, tous les membres finement modelés et d'une entière perfection. Sa figure possédait pour principal mérite une grande fraîcheur et le charme de l'expression.

« A détailler chacun des traits, on peut se demander : où donc est la beauté ? Aucun n'est régulier, tous plaisent. La bouche est un peu grande, on en voit mille de plus jolies : pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand ; son iris est d'un gris châtain ; mais placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, doux, couronné d'un sourcil brun comme les cheveux et bien dessiné, il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements. ... Le nez me faisait quelque peine. Je le trouvais un peu gros par le bout ; cependant, considéré dans l'ensemble et surtout de profil, il ne gâtait rien au reste. »

Dans son *Histoire des Girondins*, Lamartine, s'il nous en souvient, substitue un nez grec à celui dont s'affligeait Manon Philpon. Fiez-vous

donc aux poètes pour l'exactitude des détails, quand ils se mêlent d'écrire l'histoire !

Un front large, soutenu par l'orbite très élevée de l'œil, un menton assez retroussé, un teint vif plutôt que très blanc, des couleurs éclatantes renforcées de la subite rougeur d'un sang bouillant, des dents fraîches et bien rangées, l'embonpoint de la santé, complètent le portrait de la célebre Girondine dans la souriante éclosion de sa quinzième année.

« Tels sont » — poursuit-elle — « les trésors que la nature m'avait donnés. J'en ai perdu beaucoup, surtout de ceux qui appartiennent à l'embonpoint et à la fraîcheur. Ceux qui me sont restés cachent encore, sans que j'y emploie aucun art, cinq à six de mes années. »

A cette belle aurore de sa vie, où viennent de se reporter ses souvenirs, succéderont bientôt des jours attristés, plus tard des jours terribles ; pour le moment il n'y flotte d'autre nuage importun que la présence de mademoiselle d'Hannaches ; car mademoiselle d'Hannaches et son procès sont toujours là. Le besoin de ses affaires l'ayant appelée à Versailles, elle y fait un voyage. Manon Philpon, sa mère et son oncle l'abbé l'accompagnent, sans autre raison déterminante que leur propre agrément.

Cette visite à la résidence royale a lieu dans les meilleures conditions ; du moins pourrait-on le croire. Les voyageurs sont logés au château, où l'une des femmes de la Dauphine, dont le fils est en liaison d'amitié avec l'abbé Bimont, leur prête son appartement. Dormir sous le même toit que Sa Majesté, quel honneur ! Mais quel appartement ! Saint-Simon, dans ses mémoires, nous parle déjà de ce qu'étaient ces logements de Versailles que les plus grands seigneurs se disputaient avec tant d'acharnement ; Manon Philpon va nous le dire à son tour, en nous décrivant le sien.

« Il était sous les combles dans un même corridor que celui de l'archevêque de Paris, et tellement rapproché, qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que nous ne l'entendissions pas parler. Même précaution nous était nécessaire. Deux chambres médiocrement meublées, dans la hauteur de l'une desquelles on avait ménagé de quoi loger un valet, dont l'abord était détestable, par l'obscurité du corridor et par l'odeur des lieux d'aisance ; telle était l'habitation dont un duo et pair de France s'honorait d'avoir la pareille, pour être plus à portée de ramper chaque matin au lever des Majestés. »

Le Versailles que nous voyons ici n'est pas précisément celui de la grande galerie. Tout ce qui est de création humaine a toujours ainsi quelque coin qu'il est bon de ne pas visiter de trop près.

La jeune bourgeoise, susceptible et rageuse, — qu'on nous pardonne l'expression — voit les



magnificences de la cour sans se laisser éblouir par elles. Grâce aux protections que leur procure dans la maison l'amie de l'abbé Bimont, les visiteurs assistent au grand couvert, aux messes, aux promenades, au jeu du roi. Huit jours s'écoulent ainsi. Manon n'est pas insensible à tout cet appareil de grandeur; mais là encore elle se sent offusquée par les privilèges de mademoiselle d'Hannaches.

« Mademoiselle d'Hannaches pénétrait partout fièrement, prête à jeter son nom par la figure de quiconque lui aurait opposé de la résistance, et croyant qu'on devait lire sur son grotesque visage les six cents ans de sa noblesse prouvée.

« ... La belle figure d'un petit collet tel que l'abbé Bimont, l'imbécille fierté de la laide d'Hannaches, n'étaient pas trop déplacées dans ces lieux; mais le visage sans rouge de ma respectable maman, et la décence de ma parrure, annonçaient le bourgeois... »

De nouveau l'inégalité sociale dont son inconscient orgueil se froisse, gonfle son cœur d'une impatiente indignation.

« ... Ma mère me demandant si j'étais contente de mon voyage: — Oui, lui répondis-je, pourvu qu'il finisse bientôt; encore quelques jours, et je le détesterais si fort les gens que je vois, que je ne saurai que faire de ma haine. — Quel mal te font-ils donc? — Sentir l'injustice et contempler l'absurdité... Je soupirais en songeant à Athènes, où j'aurais également admiré les beaux arts, sans être blessée par le spectacle du despotisme... frappée de tout ce que m'avait offert le beau temps des républiques, je glissais sur les orages dont elles avaient été agitées; j'oubliais la mort de Socrate, l'exil d'Aristide, la condamnation de Phocion. »

La prisonnière de Sainte-Pélagie avait tout lieu maintenant de s'en souvenir!

On rentre dans le modeste intérieur du quai de l'Horloge. Manon Philpon se rejette avec bonheur dans l'étude et la méditation, où rien ne vient lui rappeler l'infériorité de sa condition. Elle se tourne du côté des sciences, s'applique aux principes de physique, aux mathématiques et en particulier à la géométrie. — *Les Éléments* de Clairaut l'enthousiasment. Par malheur, ce n'est qu'un prêt. Elle ne peut garder le livre; comment faire? L'acheter serait, semble-t-il, chose assez simple; elle n'y songe pas. Elle le copiera. Cette autre idée lui vient aussi naturellement, dit-elle, que celle de piquer un patron de dessin. C'était un petit in-8°; et elle le copie tout entier!

Mais cette ardeur pour les sciences s'amortit bientôt; pour les sciences exactes surtout.

« La géométrie m'amusa tant qu'il ne fut pas besoin d'Algèbre; la sécheresse de celle-ci me dégoûta... J'envoyai au delà des ponts la multiplicité des fractions, et je trouvai qu'il valait

» mieux lire de beaux vers que de me dessécher sur les radicaux. »

Bien mieux encore que dans les livres, ce goût pour les impressions poétiques s'alimentait dans les courses à la campagne qui faisaient le seul divertissement de la famille Philpon. Dès cinq heures du matin, le dimanche, le père, la mère et la fille, les deux dernières en très simple toilette, partaient, et se dirigeaient sur Meudon, la promenade favorite de Manon.

« Je préférerais — dit-elle — « ses bois sauvages, ses étangs solitaires, ses allées de sapins, ses hautes futaies, aux taillis uniformes du Bois de Boulogne, aux allées peignées de Saint-Cloud. »

On prenait avec soi des livres, le vieux Corneille, les odes de J.-B. Rousseau; mais Manon emportait dans sa libre imagination plus de poésie que n'en peuvent contenir tous les vers du lyrique de profession. La journée se passait dans les bois. Là, tandis que le père étendu sur l'herbe, la mère sur un amas de feuillage disposé avec un tendre soin par la jeune fille, se livraient aux douceurs de la sieste, Manon assise à l'écart savourait avec délices celles de la contemplation, qui prenaient en elle une teinte religieuse. Entre les murs de Sainte-Pélagie, madame Roland se retrace avec un bonheur mélancolique tous les aspects de ces bois qu'elle aimait; « palmes de la fougère marquée, fleurs des brillants orchis; clairières où passait la biche timide; lieux plus sombres qui abritaient contre la chaleur du jour... J'admirais la nature, dit-elle, j'adorais la Providence dont je sentais les bienfaits. »

Pourtant, à côté de toute cette poésie, la prose ne perdait pas entièrement ses droits. On buvait du lait chez une vieille femme habitante du bois; on dînait chez un Suisse du Parc, et quand la fête avait un lendemain, on couchait dans une auberge, qu'on avait spécialement adoptée pour cela.

Dans cette auberge se passe un soir un épisode connu et assez souvent cité, que l'auteur raconte plaisamment. Le père venait de se coucher :

« L'envie d'avoir ses rideaux très exactement fermés, les lui fit tirer si ferme, que le ciel du lit tomba et lui fit une couverture complète. Après un petit moment de frayeur, nous nous mimes à rire de l'aventure.

« ... La maîtresse du logis arrive; étonnée à la vue de son lit décoiffé, elle s'écrie avec l'air de la plus grande ingénuité : Ah mon Dieu! Comment cela est-il possible? Il y a dix-sept ans qu'il est posé, et n'avait jamais bougé. — Ce raisonnement nous fit plus rire que la chute du ciel de lit; j'ai trouvé souvent à l'appliquer, ou plutôt à lui comparer les arguments que j'entendais faire. »

Plus d'une fois, en effet, devant l'écroulement



de l'antique monarchie française, la comparaison avait dû s'offrir à son esprit.

Les promenades à Meudon et tout le charme qu'elle y goûtait, tenaient une grande place dans ses lettres à Sophie. Sophie, soit dans les siennes, soit dans leurs entretiens lorsqu'elle venait à Paris, continuait à lui parler des plaisirs, ou, si l'on veut, des ennuis de sa vie mondaine, et Manon s'applaudissait plus que jamais de n'être pas tenue à en subir de pareils. Enfermée dans le cercle étroit de la famille, elle n'entrevoyait que bien peu de chose du monde extérieur, mais se trouvait au bout de l'année, comme elle en fait la remarque, avoir vu plus de gens de mérite que son amie n'en avait aperçu dans le tourbillon qui l'emportait.

« Cela n'était pas difficile à concevoir si l'on se rappelle que mon père n'avait de relations qu'avec des artistes... La conversation du bon Julien, peintre de l'Académie, valait assurément mieux que celle du millionnaire Cannet, qui, voyant les succès de la tragédie de son parent Du Belloy, et calculant le profit qu'il devait en retirer, disait fort sérieusement avec humeur : — Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas appris à faire des tragédies ? j'en aurais fait le dimanche. »

Le mot nous a paru trop charmant pour n'être pas cité.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

### LETTRES D'UN DRAGON

PAR P. D.

Il faut que nous pensions parfois aux jeunes frères de nos lectrices et que nous choisissons pour eux, dans ce fouillis de livres qui, tous les jours inondent la place de Paris, quelque ouvrage qui soit à la fois très bon et très amusant. Cet idéal, nous le rencontrons dans les *Lettres d'un Dragon*, charmant livre où se trouvent, à côté de pages comiques, d'un vrai et bon comique, des pages graves, émues, sur la grandeur et la beauté de la vocation militaire. Tous nos fils sont ou seront soldats : il est bon qu'ils voient à côté des ennuis, des fatigues, des tribulations de cette vie de caserne, la noblesse du sacrifice et de l'abnégation que la patrie a le droit d'imposer à ses enfants, la majesté qui se dégage de cette servitude, de cette obéissance, de cette discipline sévère, qui n'existe plus nulle part en dehors de l'armée, il y a là un *sursùm corda* fait pour toucher et émouvoir les jeunes esprits.

Jeciterai une page ou deux qui, peut-être, engageront les mères de famille à donner ce livre à leur fils :

« Le conscrit qui entre au régiment doit se croire dans une région fantastique. La vie matérielle qu'on lui fait mener est, il est vrai, pleine de réalité, mais elle se double tout à coup d'une existence morale au seuil de la

» quelle il s'arrête comme devant un mystérieux sanctuaire. Il entrevoit tout à coup un monde de sentiments et de pensées inexplicables, ayant une phraséologie et des signes extérieurs inconnus.

« C'est que malgré ses côtés prosaïques, la vie du régiment est celle où l'idéal joue le plus grand rôle ; idéal tellement intense et pénétrant que, sans exagération poétique, l'esprit militaire peut être considéré comme une religion véritable ayant son langage, ses dogmes, son culte et ses rites.

« Et ce n'est pas seulement aux heures solennelles que cette religion se manifeste, elle préside à tout.

« Pas une action, pas une parole, pas un geste qui ne soit l'expression de cette abstraction qu'on appelle le devoir et qui est d'essence divine, si je ne me trompe.

« Que le soldat en ait conscience ou non, sa vie est un poème sacré, le dernier qui subsiste !

« Son existence n'est-elle pas en opposition avec celle de tout le monde ? Les sentiments qui le font agir ne sont-ils pas le contraire des mobiles humains communément acceptés, à savoir : l'intérêt immédiat et personnel, la soif du bien-être et l'amour de l'argent ?

« Il faut songer que l'abnégation et l'obéissance qui, dans notre société d'affaires et d'affaires



» fairés, passent pour synonymes de platitude  
 » ou d'incapacité, sont au régiment, des vertus  
 » respectées, nécessaires et scrupuleusement  
 » pratiquées; que ce qu'on appelle là faiblesse  
 » et bêtise se nomme ici force et grandeur.

» Faut-il s'étonner, si des paysans ne com-  
 » prennent pas d'abord cette religion nouvelle,  
 » s'ils sont un peu lents à saisir le sens des mots,  
 » gloire, valeur, devoir, dignité; lents à se per-  
 » suader qu'un coup de poing dans l'œil appelle  
 » un coup d'épée, qu'il y a déshonneur à fuir le  
 » danger, honte même à ne pas aller au devant,  
 » lorsqu'on a un casque sur la tête et un sabre  
 » au côté!... »

Après cette étude grave, voici une page plus  
 touchante et qui rappelle de beaux vers de De-  
 roulède : deux dragons, pendant les grandes  
 manœuvres, se meurent de soif et ils vont de-  
 mander à boire à de pauvres gens dont ils ont  
 aperçu la cabane, à demi cachée sous des arbres.

« Une grande femme maigre et pâle, coiffée  
 d'un fichu noir, est assise près de la porte et  
 appelle ses canetons.

» — Eh! là-bas, dit le brigadier avec son ai-  
 » sance ordinaire, dites-moi, il n'y aurait pas  
 » moyen d'avoir à se rafraîchir dans ces con-  
 » trées? En payant, vous m'entendez, la mère,  
 » en payant. »

« La bonne femme ne semblait pas très bien  
 comprendre le sens de ces paroles; elle nous re-  
 garda l'un après l'autre, et à la fin ses yeux se  
 fixèrent sur moi, comme si ma personne réveil-  
 lait en elle quelque souvenir lointain.

» Ce n'était pas de la curiosité, il y avait, dans  
 le regard de cette bonne vieille, quelque chose  
 de doux, de tendre et de maternel qui m'enve-  
 loppait.

» — Êtes-vous sourde? reprit le brigadier  
 » avec impatience : donnez à boire, en payant,  
 » que diable! Vous nous regardez là comme des  
 » bêtes curieuses; vous n'avez donc jamais vu  
 » de dragons!

« — Oh! si, j'en ai vu, murmura-t-elle avec  
 » un soupir; oh! si! »

» Elle entra dans la maison en appelant son  
 homme. Au bout d'un instant, les deux vieillards  
 vinrent à nous, apportant de la boisson dans un  
 pot et du lait dans une écuelle. Nous bûmes,  
 comme on boit quand on a trois heures de che-  
 val dans les jambes.

» Pendant que j'avais le nez dans ma tasse, je  
 sentis qu'on me glissait quelque chose dans la  
 poche, et je vis la vieille, qui, prenant mille pré-  
 cautions, m'offrait une poire et des prunes  
 qu'elle avait dans la main. Elle était si émue,  
 que je n'eus pas même envie de rire et ne trou-  
 vai pas un mot à lui répondre.

» — C'est de bon cœur que je vous offre à  
 » boire, dit le vieux en reprenant les tasses;  
 » faut pas me faire d'affront en me refusant. »

» Et d'une voix plus basse :

» — J'ai eu un fils qui était dans les dragons.

» — Pour lors, c'est par obéissance, nous ac-  
 » ceptions la politesse. Allons, bien obligés, et  
 » en avant. »

» Pendant que je rassemblais mon cheval, la  
 bonne femme me dit tout bas :

» — Tu regarderas au fond de ta poche. Et  
 » puis, mon garçon, si t'as de la misère... ne te  
 » fais pas de chagrin. Va vite, ils te puni-  
 » raient... »

» Un gros sanglot lui coupa la parole et elle  
 m'embrassa la main, comme une mère qui dit  
 adieu à son enfant. Le plus étrange de l'aventure  
 c'est que, rentré au quartier, je trouvai  
 dans ma poche une pièce de vingt sous soigneu-  
 sement enveloppée dans un morceau de gros  
 papier gris. J'en ai eu les larmes aux yeux.

» La chère femme, elle avait voulu faire du  
 bien à un pauvre diable de dragon, pareil à son  
 fils; elle avait voulu mettre un rayon de soleil  
 dans sa vie, en lui rendant possible une petite  
 bombance sous la treille d'un cabaret.

» Ma foi, avec ces vingt sous là, j'ai fait brû-  
 ler des cierges pour le repos de l'âme de mon  
 camarade inconnu... »

Ce dernier trait ne fait-il pas aimer le *Dragon*  
 et ses *Lettres*? M. B.

## LE SECRET DE LA CHAMBRE VERTE

PAR MICHEL AUVRAY

Ce joli récit a eu du succès dans notre *Petit  
 Courrier*, et à ce titre nous le recommandons à  
 toutes nos lectrices. Nous dirons un mot du su-  
 jet; dans la chambre verte d'un vieux château,  
 habite de préférence une femme âgée, madame  
 Arnold, et elle y reçoit de nombreuses nièces et  
 cousines qui, pour la plupart, convoitent son  
 vaste héritage. Une seule, Andrée, l'aime sincè-  
 rement et sans idées cupides. Madame Arnold  
 meurt subitement, et les biens convoités passent  
 aux mains de Giselle, l'héritière de droit; la  
 pauvre Andrée reste pauvre, délaissée et sans  
 aucun avenir. Pourtant, sa vieille et respectable  
 parente l'aimait... comment donc se fait-il? Là  
 est le secret du livre, sa révélation est parfaite-  
 ment amenée; les deux caractères si différents  
 de Giselle et d'Andrée se développent à mer-  
 veille parmi les incidents du drame.

Ce roman, écrit dans un ton sobre, réservé,  
 n'en est que plus attachant. M. B.

## SOUS LE JOUG

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

Prix : 3 francs.

C'est sur un rivage breton, entre le château  
 et le presbytère, que se déroulent ces scènes,  
 d'abord riantes, et puis dramatiques. Le château



appartient au marquis de Locgaël, veuf avec deux enfants, une fille, Marie-Thérèse et son fils Roland, charmant sous l'uniforme bleu des husards. Marie-Thérèse n'a pas de meilleure amie que Joséphe, son arrière-cousine, qui vit dans le même village, dans une situation tout à fait modeste et sous la domination d'un père rude et despote. La pauvre petite aime Roland, et son frère Gildas, aux cheveux roux, aime Marie-Thérèse, mais ils aiment comme le ver de terre aime l'étoile, si l'on en croit un poète; c'est-à-dire à distance et sans nul espoir. Le recteur de la paroisse, M. de Gauldard, est l'ami du château, comme il est l'ami de ses plus pauvres paroissiens; il désire le bien de tous, et c'est pourtant du seuil de sa maison que partent les traits qui abattent le bonheur du châtelain et de ses enfants. Le recteur a élevé chez lui le fils de son frère, Félix de Gauldard; ce jeune homme, comblé de bontés, ayant sous les yeux les plus touchants exemples, déshonore et désole sa famille, et toutefois, grâce à l'agitation so-

ciale qui nous entoure, il cache ses vices, il fait des dupes; parmi elles, en première ligne, le marquis de Locgaël: le marquis ruiné, se tue, sa fille se fait religieuse; Gildas qui a spéculé aussi (je le regrette) et spéculé heureusement, rachète le manoir de Locgaël et marie à Roland sa sœur Joséphe. Le roman finit sur ce mariage et l'entrée de Marie-Thérèse en religion: chacune des deux jeunes filles a trouvé son idéal.

Il y a peu d'action, tout se passe en dialogues; mademoiselle Fleuriot n'analyse pas les caractères de ses héros, mais elle fait mieux, elle les peint et les fait mouvoir: Félix est très vivant, le recteur nous est montré dans sa gravité austère; Marie-Thérèse et Joséphe ont du charme. Peut-être le roman eût-il gagné en intérêt ce qu'on aurait pu lui retrancher en étendue: la sobriété est une belle qualité dans les œuvres d'esprit, mais, tel qu'il est, il amusera nos lectrices et leur plaira par la pureté et la piété qui s'exhalent de ses pages.

M. B.

## A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Qui t'a fait comte? Qui t'a fait roi?



Un singulier pressentiment d'une longue succession de rois paraît avoir saisi l'esprit du peuple à l'avènement de la troisième race. Le bruit courut qu'en 981 Saint-Valeri, dont Hugues-Capet, alors comte de Paris, venait de faire transférer les reliques, lui était apparu en songe et lui avait dit: « A cause de ce que tu as fait, toi et tes descendants, vous serez rois jusqu'à la septième génération, c'est-à-dire à perpétuité (1). »

Ce trône, que Hugues-Capet avait entrevu dans un songe, devait lui être donné d'une manière peu régulière: « On ne s'avisa ni de recueillir ni de compter les voix des seigneurs; ce fut un coup d'entraînement, et Hugues-Capet devint roi des Français parce que sa popularité était immense. »

Le duc Charles, frères de Lothaire, était l'autre prétendant; voici le discours que prononça Adalbéron, archevêque de Reims, pour écarter le dernier représentant de la dynastie carlovingienne, et pour faire triompher son candidat :

« Charles a ses fauteurs, qui le prétendent digne du royaume par le droit que lui ont transmis ses parents; mais le royaume ne s'acquiert point par droit héréditaire, et l'on ne doit élever à la royauté que celui qu'illustre, non seulement la noblesse matérielle, mais la sagesse de l'esprit, celui que soutiennent la foi et la grandeur d'âme. Peut-on trouver ces qualités dans ce Charles, que la foi ne gouverne pas, qu'une honteuse torpeur énerve, qui a ravalé la dignité de sa personne au point de servir sans honte un roi étranger et d'épouser une femme inférieure à lui, prise dans le rang des simples guerriers? Comment le grand duc souffrirait-il qu'une femme prise parmi ses chevaliers devint reine et dominât sur lui? Si vous voulez le malheur de l'État, choisissez donc Charles! Si vous voulez son bien, couronnez l'excellent duc Hugues! Choisissez le duc, illustre par ses actions, par sa puissance, et vous trouverez en lui un protecteur non seulement de la chose publique, mais de la chose de chacun. »

On applaudit, Hugues-Capet fut acclamé; puis, de Senlis où avait lieu cette réunion, on se transporta à Noyon, et les évêques sanctionnèrent par l'onction du sacre le choix de l'assemblée nationale et l'irrévocable déchéance de la race carlovingienne. (3 juillet 987.)

Ainsi élevé à la royauté par acclamation,

(1) Augustin Thierry. — Lettre XII sur l'Histoire de France.



Hugues-Capet ne vit pas sa puissance devenir beaucoup plus grande que lorsqu'il était comte de Paris. Il eut à défendre sa couronne contre le duc de Lorraine, et plus d'une fois les grands vassaux méconnurent l'autorité royale. Il savait, d'ailleurs, que ses puissants feudataires n'avaient renversé la seconde race que pour exercer un pouvoir à peu près absolu. C'est seulement un siècle plus tard, sous Louis-le-Gros, et grâce à l'habileté du ministre Suger, que la royauté des Capétiens commença à être respectée par les barons féodaux et à se faire accepter comme un pouvoir supérieur. Aussi, lorsque Hugues s'avisait d'envoyer à Adalbert, qui avait usurpé les titres de comte de Poitiers et de Tours, l'ordre de lever le siège de Tours, en lui écrivant : « *Qui t'a fait comte ?* » l'orgueilleux vassal lui répondit : « *Qui t'a fait roi ?* » et Hugues-Capet n'insista pas.

### Mal des ardents.

Au nombre des calamités qui fondirent sur la France au <sup>x</sup>e siècle, il faut placer le *mal des ardents*, appelé aussi *feu Saint-Antoine*, parce qu'il donna lieu à la fondation d'un ordre de ce nom. « C'était, dit Radulfus Glaber, un feu secret qui desséchait et détachait du corps les membres auxquels il s'attachait. Une nuit suffisait à ce mal effrayant pour dévorer ses victimes. » Un de ses caractères était une soif inextinguible. C'est la maladie mentionnée dans Virgile sous le nom d'*ignis sacer*.

Le mal des ardents sévit principalement dans l'Aquitaine en 994 ; il reparut à diverses reprises dans le courant du moyen âge ; mais il fut moins terrible. Il ravagea Paris plusieurs fois au <sup>xii</sup>e siècle : « Quantité de monde, dit Sauval, tant à Paris qu'aux environs, périrent d'une maladie appelée *feu sacré* ou *mal des ardents*. Ce mal brûlait petit à petit, et consumait sans qu'on y put remédier. » Les malades étaient enfermés dans des *maladreries* spéciales, sur les murailles desquelles on peignait extérieurement des flammes.

Tels furent les ravages de cette épidémie terrible que, dans plusieurs contrées, les princes et les seigneurs, frappés d'épouvante, firent entre eux une sorte de pacte, « afin de détourner la colère du ciel en observant la paix et la justice. » Un des moyens efficaces auxquels ils eussent pu recourir eût été d'améliorer le sort du peuple, car cette maladie, regardée comme une manifestation surnaturelle, était due vraisemblablement à l'alimentation misérable des populations.

Le *mal des ardents* a été comparé par les pathologistes à la maladie qu'ils appellent l'*ergotisme gangréneux*.

### Alleud.

Formé de deux mots germaniques, *all*, tout, et *od*, bien, l'*alleud* (*Allodium*) désignait la propriété entière, complète, tout le bien que l'on tenait de ses pères. « Les premiers alleuds, dit M. Guizot, furent les terres prises, occupées ou reçues en partage par les Francs, au moment de la conquête ou dans leurs conquêtes successives » (1). Mais dans la loi salique comme, plus tard, dans les *Capitulaires* de Charlemagne et de ses successeurs, comme dans toutes les anciennes coutumes, le mot *alleud* sert à exprimer le fonds héréditaire, et toujours il est synonyme de patrimoine.

Sous le régime de la féodalité, le propriétaire était libre et indépendant sur son *alleud* : « On apele alues, dit Beaumanoir, dans ses *Coutumes de Beauvoisis* (1283), ce qu'on tient sans rendre à nului nule redevance. » Souvent, l'*allodier*, l'homme libre, distribuait une partie de ses biens en fiefs à ses compagnons, qui devenaient ainsi ses vassaux. Le propriétaire de l'*alleud* en avait la possession pleine et absolue et pouvait le transmettre ; il n'en était pas ainsi du possesseur du fief : il n'en disposait que dans les conditions imposées par le seigneur ; il avait la jouissance ou temporaire ou à vie, rarement il était propriétaire, et toujours il avait des obligations à remplir.

Lors de la ruine de l'empire carlovingien, la faiblesse, l'avisement de l'autorité royale et le besoin de se réunir pour résister aux invasions des ennemis, amenèrent la transformation de la plupart des *alleuds* en fiefs. Les hommes libres se firent vassaux pour être protégés et défendus par un suzerain ou propriétaire *allodial*, c'est-à-dire par la *recommandation*. La propriété fut alors féodalisée, et la révolution politique qui substitua ainsi le gouvernement féodal au gouvernement monarchique fit prévaloir la maxime : *Nulle terre sans seigneur*.

Au déclin du régime féodal, le vrai sens du mot *alleud* était presque perdu : aussi, pour exprimer qu'il désignait une terre, une seigneurie, un héritage indépendant, affranchi de toutes redevances, de tous devoirs seigneuriaux, on crut nécessaire de l'accompagner de l'épithète *franc* : à la fin du moyen âge, il n'y avait plus que des *francs-alleuds*. On les distinguait dans quelques provinces en deux espèces : le franc-*alleud* noble, dont le possesseur avait droit de justice ; et le franc-*alleud* roturier, qui consistait seulement dans l'indépendance de toute obligation féodale.

(1) *Des Institutions politiques en France du cinquième au dixième siècle*



## Aveu.

L'*aveu* ou *adveu* (du latin *advotio*, se vouer à quelqu'un) était, sous le régime féodal, la déclaration faite, pour soi seul ou aussi pour ses héritiers, de se reconnaître dans la dépendance et de se mettre sous la protection du roi, d'un seigneur ou d'une communauté. On contractait, par l'*aveu*, trois sortes d'obligations : être fidèle, à peine de félonie ; servir loyalement en payant les impôts et les redevances ; être justiciable du seigneur avoué, sauf pour les procès criminels, et aussi pour les procès relatifs aux immeubles, dans lesquels le juge du lieu où se trouvaient les immeubles était seul compétent. La formule d'*aveu* résumait ces trois obligations :

*Tu me jures que d'icy en avant tu me porteras foy et loyauté comme à ton seigneur, et que tu te maintiendras comme homme de telle condition comme tu es ; que tu me payeras mes debtes et devoirs, bien et loyalement, toutes les fois que payer les devras ; ni ne pourchasseras choses pourquoi je perde l'obéissance de toy ni de tes hoirs ; ne te partiras de ma cour, ce n'est par défaut de droit ou de mauvais jugement ; en tous cas tu ADVOUES ma cour pour toi et pour tes hoirs.*

L'expression *homme sans aveu*, qui littéralement n'a plus aucun sens, voulait dire alors que cet homme n'était avoué ou dépendant ni du roi ni d'aucun seigneur féodal. Aujourd'hui, que personne n'est placé sous la dépendance ni des rois ni des seigneurs, on dit, pour éveiller une idée analogue, *n'avoir ni feu ni lieu*.

L'*aveu* au roi avait cet avantage qu'il permettait au vassal d'invoquer la justice du roi, dans quelque lieu du royaume qu'il résidât, attendu

que la souveraineté du roi était partout présente, même sur les terres des seigneurs ; tout homme franc peut s'avouer du roi, avait dit Louis IX dans ses *Établissements*. L'*aveu* au seigneur exigeait la résidence sur la terre de la justice de ce seigneur, là où l'on était couchant et levant. Lorsqu'on était poursuivi par-devant un autre seigneur, en s'avouant du seigneur sous qui on levait et couchait, on devait être renvoyé par-devant ce dernier, qui avait le droit de venir arracher son justiciable à la cour usurpatrice. Pour qu'il n'en fût pas ainsi, il fallait que les seigneurs voisins eussent passé entre eux des conventions appelées *droits de parcours et d'entrecours* qui permettaient aux habitants des seigneuries d'aller les uns chez les autres, dans une mesure déterminée, en conservant leurs franchises.

On appelait *droit de nouvel aveu* le droit pour un seigneur de faire siens, comme serfs ou comme hommes libres, suivant les coutumes, les aubains (V. *Droit d'aubaine*) qui étaient venus s'établir dans sa terre depuis un an et un jour.

Le mot *aveu* était usité dans un autre cas. Lorsqu'il y avait mutation de fiefs dans une seigneurie, le vassal, après la prestation de l'*hommage*, était obligé de déclarer par écrit tous les biens contenus dans le fief ou qui en dépendaient. Cette déclaration s'appelait *aveu*. Lorsqu'elle était acceptée par le seigneur, elle servait à prouver la propriété des objets dont un fief était composé. Des déclarations trop sommaires ayant été l'occasion de fraudes et de contestations, l'usage s'établit de donner tous les détails des biens, et alors l'*aveu* prit aussi le nom de *dénombrement*.

(A suivre.)

CHARLES ROZAN.

## CONSEIL

## Les Greniers.



ECI, bien entendu, ne s'adresse pas aux Parisiennes, qui ignorent le bonheur d'avoir un grenier, c'est-à-dire, un lieu vaste, élevé, où vont se ranger tous les objets inutiles, qui encombreraient le logis. On reconnaît le génie, l'ordre, la capacité d'une ménagère, à l'harmonie de son grenier ; les insouciantes y jettent pêle-mêle tout ce qui les embarrasse, les vieux habits y couvrent la vaisselle ébréchée,

les couvertures hors de service sont jetées sur les tables boiteuses et les chaises à trois pieds, les caisses pleines de vieux papiers et de livres qu'on ne lit plus, les paniers pleins de débris d'un autre âge, sont empilés sans grâce ; c'est le chaos, c'est une horreur ! tandis qu'un grenier, bien rangé, avec méthode, réveille des idées agréables de stabilité, d'abondance ; on s'y plaît, on regarde ces vieilleries, on feuillette ces in-folios, on tire de la caisse un paquet de lettres nouées avec un ruban, et on lit, quelquefois non sans émotion, ces pages tracées par des aïeux depuis longtemps oubliés, on retourne du



côté de la lumière ces vieux pastels pâlis par les ans... je me souviens d'avoir vu, dans un grenier gothique, le portrait d'une toute jeune fille, en Diane, le carquois à l'épaule... cela faisait rêver. Qu'est devenue Diane? où sont les neiges d'antan?

Toutefois ce n'est pas de rêves qu'il s'agit : sortons de cette belle et bonne maison, où rien ne manque, allons voir un peu les pauvres dans leurs taudis; je ne parle pas des chiffonniers : ces philosophes de la hotte et du crochet sont habitués à être ce qu'ils appellent en leur langage, le *Marquis-de-Passe-toi-z-en*; ils ont sur la tête un toit formé de vieilles boîtes de sardines, ils couchent sur les chiffons; ils se privent du reste. On vit de privations; rien ne coûte moins (autre mot à eux). Mais rendons visite à une maison d'ouvrier pauvre. Très souvent, elle a un aspect décent, la ménagère y met son innocent orgueil : il y a des petits rideaux aux fenêtres, des rideaux troués, mais d'un blanc bien net, le lit a une apparence de draps, il est bien étiré, il y a des chaises, une table, quelques poêlons, une cuve à lessive dans un coin et des fers à repasser pendus dans la cheminée; il y a même des *objets d'art*, des images, dont le choix révèle bien vite aux visiteurs les mœurs, les sentiments, les tendances des propriétaires de ce logis. Mais regardez attentivement, et vous verrez combien de choses manquent dans cette chambre qui semble trop remplie : le lit est des plus maigres, l'armoire aux vêtements et au linge est presque vide, il y a des sièges, mais en mauvais état, on ne voit pas de fauteuil pour cet infirme, ni de petite chaise pour l'enfant; un seul ustensile suffit à toutes les inventions culinaires, de même qu'un unique seau sert à tous les usages... y a-t-il des verres, des assiettes en quantité suffisante? c'est plus que douteux... Pénurie est la devise de la maison, abondance est la devise des nôtres. Rendons-nous compte de la différence des lots, et sans tarder, en sortant de là, allons au grenier, ce précieux asile de nos rebuts : que de trésors dans ces vieilleseries! la charité va les métamorphoser, comme l'industrie métamorphose les substances les plus viles : voyez ce lit d'enfant; celui qui l'a occupé est maintenant un brillant officier; donnez-le à cette mère de famille pour son garçon qui grandit et qui n'a qu'un lit de Procuste, trop court, dans lequel il se débat en dormant; et ce berceau, que fait-il là quand de petits innocents sont couchés dans des paniers, ou, ce qui est pis, ce qui est défendu, aux côtés de leur mère; quels abus n'amène pas le dénuement!

Réfléchit-on assez à tout cela? Tenez, ce grand fauteuil, vieux sans être beau, fera le repos et les délices de la vieille infirme que nous avons vue, perchée sur une haute chaise branlante.

Le pot au lait, la soupière ébréchée, les plats écornés feront à merveille sur l'indigent buffet; inutile de parler de l'emploi des vieilles nippes, robes, fichus et jupes, des tabliers fanés, des paletots délaissés, des draps délabrés : donnons-les, après les avoir raccommodés et nettoyés, et peut-être goûterons-nous le sentiment délicieux qu'exprimait une femme très charitable de notre temps : « Un vieil habit, quand je le donne, me fait nager dans un torrent de joie. » En effet, la joie des pauvres (pour si peu de chose!) est communicative; elle console de bien des peines de cette vie, et Jésus-Christ, en commandant l'aumône à ses disciples, leur a ouvert une source intarissable de bonheur. Faire rire un pauvre, quelle félicité! Dans le grenier, il y a de quoi rendre six ménages heureux : il ne faut pas être riche à millions pour cela, il ne faut même pas retrancher sur le superflu, il faut simplement donner ce qui encombre votre maison. Si vous voulez y ajouter quelque part de l'excédent de vos besoins, de tout ce que vous donnez à la table, à l'ornement de votre personne, au décor de votre demeure, les pauvres seront joyeux, Dieu approuvera. Et vous n'aurez pas eu à prendre, comme on dit, *sur le vif*. Essayez donc de ce remède à l'ennui, de ce baume pour les blessures intimes; essayez de faire sourire un pauvre par des dons intelligents; croyez bien que les pauvres sont de la même chair que nous, qu'ils sentent tout ce qui leur manque comme nous-mêmes le ressentirions, que les besoins de leurs enfants les peinent, que trop de misère les navre, qu'enfin ils ne se blasent pas sur leur infortune et que le mépris de notre société égoïste et sensuelle ajoute encore à leurs maux; pénétrons-nous de cette vérité, tâchons d'aller voir les pauvres chez eux, cela n'est pas bien difficile, il ne faut pas de cartes d'entrée pour pénétrer dans ces tristes logis; apportons-y de ce qui manque, le bien-être, apportons-y un peu d'amitié; tâchons de réaliser en nous cette belle parole des Psaumes : *Heureux qui a l'intelligence sur le pauvre*; notre fortune ne s'en trouvera pas plus mal, notre âme y goûtera une paix inconnue et dont elle ne pourra plus se passer. On se lasse de tout : on ne se lasse ni de Dieu ni de la Charité.

M. B.





## ALINE DE CHANTERIVE

(SUITE)



ELLE sourit et, tirant de sa poche le *Manuel* de la charité chrétienne, par l'abbé Mullois, et lut ce qui suit :

« Vous qui avez trop aimé, ou qui avez aimé en vain, livrez-vous aux inspirations de la charité, elle vous affran-

chira de la tyrannie des passions. Alors vous verrez que le premier des devoirs et la première des vertus c'est la charité, et que l'amour des hommes mène à l'amour divin. »

« Voulez-vous prêter ce livre, madame ? il n'est pas plus éloquent que vos paroles, mais il les appuiera. »

— Oh ! très volontiers, monsieur. »

Il prit le livre avec un empressement singulier, et le porta à ses lèvres ; mais le rendant aussitôt :

« Non, dit-il, c'est inutile, je n'aurais peut-être pas même le temps de le parcourir. Je lutte en vain depuis ce matin contre l'idée qui me poursuit, contre ce don de seconde vue, que le ciel m'a fait dans sa colère, et qui me montre le danger imminent sans m'indiquer le moyen d'y échapper. »

Il faut, madame, que je m'en accuse ici. Livré au désespoir, j'ai cherché dans les sciences occultes un remède à mes maux ; ainsi que notre premier père, j'ai osé porter la main sur l'arbre de la science du bien et du mal ; je me suis procuré avec beaucoup de fatigue et de dépenses d'anciens livres de magie et de sorcellerie et je me suis livré passionnément à cette étude malsaine. Plus tard, j'ai fait tourner les tables et parler les esprits frappeurs, j'ai conversé avec les morts, enfermés depuis longtemps dans le sépulcre. Pas plus que les esprits frappeurs ou les tables tournantes, les morts ne m'ont rien appris de ce que je voulais savoir. Je m'obstinais dans ma vaine et pénible poursuite, je n'étais plus maître de moi, et ne pouvais pas plus m'empêcher de revenir à mon idée dominante qu'on n'empêcherait les vagues de revenir au rivage.

J'eus peur de devenir fou, je pris alors une grande résolution que j'exécutai avec courage ; je brûlai tous mes livres de magie, mes tables tournantes, mes crayons qui écrivaient tout seuls, je retrouvai alors un peu de calme ; l'es-

pèce d'ivresse qui m'avait affolé se dissipa, je redevins à peu près maître de ma volonté ; mais tout ce que j'avais souffert avait éveillé et développé en moi une faculté terrible, un instinct surnaturel qui me fait prévoir, toucher du doigt, pour ainsi dire, les dangers et les grands malheurs sans pouvoir les éviter. C'est le châtimement de mon audace, le ver rougeur de mon existence. Chaque fois qu'une catastrophe est imminente, j'en éprouve d'avance la douloureuse sensation. Depuis ce matin, je m'efforce de résister, je lutte en vain contre mes prévisions. Est-ce la mer qui doit nous engloutir ou le feu du ciel nous dévorer, ou quelque autre terrible accident survenir ? je l'ignore, mais soyez-en sûre, madame, ce paquebot n'atteindra pas le port de Civita-Vecchia, il arrivera quelque catastrophe. »

Madame de Survilliers, émue par la conviction profonde avec laquelle ces dernières paroles avaient été prononcées, chercha des yeux sa cousine ; elle redoutait l'impression que ces prédictions, tout invraisemblable qu'en fût l'accomplissement, pouvaient produire sur une imagination ardente ; mais elle vit Aline si occupée à causer bals et toilettes avec trois fillettes de son âge, qui étaient venues s'asseoir auprès d'elle, qu'elle fut pleinement rassurée à ce sujet.

« Monsieur, dit-elle en souriant, voyez comme la mer est belle ; voyez ces marsouins qui sillonnent les vagues en faisant étinceler aux feux du soleil leurs écailles argentées ; cela annonce-t-il la tempête ? avez-vous entendu gronder le tonnerre ? avez-vous vu l'éclair déchirer les nues ? comment pourrions-nous craindre le feu du ciel ? »

A cet instant, la cloche du déjeuner retentit fortement, et tous les passagers s'empressèrent de se rendre à cet appel. M. de Mélissane offrit son bras à madame de Survilliers, qui l'accepta sans hésitation, et la conduisit silencieusement à la place qu'elle devait occuper ; mais, au lieu de s'asseoir auprès d'elle, il alla, soit par originalité, soit par modestie, se placer humblement à l'un des bouts de la table, entre deux très jeunes gens, qui eussent préféré probablement un autre voisin à cet homme au visage lugubre.

Le repas fut d'abord peu animé ; les nombreux convives étant pour la plupart étrangers les uns aux autres, mais la contrainte ne pouvait durer



longtemps dans une réunion présidée, pourrait-on dire, par madame Féraud. Cette aimable femme galvanisait tout son entourage, les timides étaient encouragés par sa bienveillance, les tristes animés par sa gaieté, les silencieux retrouvaient l'usage de la parole; tout le monde croyait avoir de l'esprit en causant avec elle, et les importants eux-mêmes s'inclinaient pour ne rien perdre des saillies et des bons mots, sans prétention, qui s'échappaient de ses lèvres; l'entrain devint communicatif, on n'entendait que francs propos et joyeux éclats de rire.

Une seule personne ne prenait aucune part à la gaieté générale, c'était M. de Mélissane, qui, plongé dans ses idées noires, semblait absolument étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Madame Féraud le prit en pitié.

« Cher poète, lui dit-elle, vous qui avez tant d'esprit ordinairement, d'où vient que vous êtes si morose aujourd'hui? seriez-vous malade? »

— Je ne suis pas malade, madame, je suis épouvanté.

— Et de quoi, s'il vous plaît?

— De ce que j'éprouve, de ce que je pressens, non pas pour moi, chez qui la joie est morte comme le cœur, mais pour vous tous ici, mes compagnons d'infortune, pour vous surtout, madame, si parfaitement bonne, si parfaitement heureuse à cette heure.

— Mais que prévoyez-vous donc, cher monsieur de Mélissane?

— Si je m'expliquais plus clairement, vous seriez la première à me croire fou; je suis comme Cassandre, que les Troyens ne croyaient jamais et dont les prédictions n'étaient que trop justifiées par les événements. Permettez-moi de me retirer, cela vaudra mieux pour tout le monde.»

Il salua les convives d'un geste de la main, et sortit de la salle à pas lents.

« Pauvre garçon! dit madame Féraud avec une compassion manifeste, que plusieurs personnes partagèrent, il était vraiment aimable autrefois!

— Heureusement sa folie ne fait de mal à personne », dit l'intendant général.

En ce moment on servit le champagne, dont la liqueur dorée pétilla bientôt dans tous les verres.

« A notre prompte et heureuse arrivée à destination! dit le capitaine du paquebot.

— Oui, oui, loin de nous les tristes présages, et vive la joie! dit un officier, que ferons-nous après le déjeuner?

— Il y a un piano à bord, dit une dame, si l'on veut danser, je me mets à la disposition du public pour le tenir.

— Oui, dansons », s'écrièrent à la fois mademoiselle de Chanterive et les trois jeunes filles qui avaient causé avec elle.

Le bal improvisé eut le plus grand succès, on transporta le piano sur le pont, et l'on s'en donna

à cœur joie. Quadrilles, valse, polkas se succédèrent avec entrain. Puis les danseurs, après avoir pris quelques rafraîchissements, se mirent à deviser entre eux.

« Ah! voici l'homme aux sinistres pressentiments », dit en souriant l'une des jeunes filles.

C'était en effet M. de Mélissane, aussi sombre, aussi préoccupé que pendant le repas; il fit plusieurs tours sur le pont; puis, voyant une chaise vide, à côté de madame de Survilliers, il vint s'y asseoir.

« Eh bien! monsieur, êtes-vous plus rassuré à présent? lui demanda-t-elle avec bienveillance

— Et comment le serais-je, madame? je vois au contraire bien clairement la fatalité qui nous poursuit. »

Madame de Survilliers essaya de détourner le cours de ces tristes idées en faisant à M. de Mélissane des questions sur ses voyages, sur les pays qu'il avait parcourus, sur les mœurs des habitants, puis sur les poésies qu'on lui attribuait, mais elle avait beau chercher à le distraire, il revenait sans cesse à son idée fixe; il en était évidemment poursuivi, même quand il s'efforçait de sourire ou de parler de choses indifférentes.

« Demain! demain! murmurait-il entre ses dents, si la matinée de demain pouvait se passer sans catastrophe, je serais le premier à rire de mes frayeurs.

## VI

Le soleil venait de disparaître, l'air était tiède et presque lourd, le disque argenté de la lune parut un instant à l'horizon, mais fut bientôt caché par les nuages.

« Ne trouvez-vous pas que le temps se rafraîchit beaucoup, madame? dit le capitaine Nicolai; le vent souffle, la mer grossit, je doute fort que vous puissiez demain danser sur le pont, comme vous l'avez fait aujourd'hui.

— Est-ce que nous serions menacés d'une tempête? demanda madame de Survilliers avec une certaine émotion.

— Oh! non, répondit le capitaine, les tempêtes sont rares au mois de mai dans la Méditerranée, nous pourrions tout au plus avoir un grain. Je vais faire placer les feux de côté; bonne nuit, mesdames! dormez paisiblement. »

Les passagers se retirèrent peu à peu, madame de Survilliers et mademoiselle de Chanterive avaient une cabine à elles deux.

« Faisons ensemble notre prière du soir, dit la première.

— C'est que la vôtre est toujours longue, cousine, et j'ai bien sommeil ce soir. »

Madame de Survilliers la regarda d'un air de compassion.

« Prions toujours, dit-elle, ne fût-ce que quel-



ques minutes, je t'aiderai à te déshabiller et tu seras bientôt couchée. »

Moins d'un quart d'heure après, Aline, étendue sur sa couchette un peu dure, dormait profondément, mais ce fut en vain que madame de Surveilliers chercha le sommeil. Née avec une âme ardente et sensible, elle avait été plus troublée qu'elle ne le croyait par les sinistres prévisions de M. de Méliassane, qu'elle tenait cependant pour un pauvre homme, dont le chagrin avait dérangé la cervelle. En causant plusieurs fois avec lui, elle avait cherché à combattre avec la douceur et les ménagements nécessaires, ce qu'elle regardait comme une aberration d'esprit; et, loin de se sentir troublée par ses lugubres pressentiments, elle en aurait ri, si elle n'eût été bonne et compatissante de nature et par principes. Mais, une fois retirée dans sa cabine, à peine éclairée par la faible lueur d'une petite lampe, qui ne tarda pas à s'éteindre; quand elle n'entendit plus que le mugissement des vagues et le bruit monotone de la pluie tombant sur le pont, il lui vint cette désolante pensée : si cet homme avait en effet le don de seconde vue, si, comme il le croit fermement, une catastrophe était imminente, si la mort, guettant sa proie, était prête à nous surprendre tous !...

Elle frissonna.

« Mourir ainsi en pleine santé, en pleine maturité de corps et d'esprit ! n'avoir que la mer pour linceul, servir de pâture aux requins ! »

Elle appuya sa tête entre ses mains; son front était brûlant, elle se sentait la fièvre. Mais cette angoisse ne dura guère. Comme la flamme tend toujours à s'élever, parce que le créateur l'a faite pour monter, l'âme vraiment chrétienne s'élève vers Dieu sur l'aile de la prière, et y retrouve bientôt la force et la consolation. C'est ce qui arriva ce soir-là à la pieuse veuve, quand elle eût prié avec ferveur.

Elle sentit son esprit se calmer et s'endormit presque aussitôt, mais tout à coup une terrible commotion la renversa à terre, et elle tomba froissée et toute endolorie de sa chute. Aline, réveillée aussi en sursaut, s'était jetée à bas de son lit en poussant des cris d'effroi; et de toutes les parties des navires partaient des cris d'épouvante.

« Nous sommes perdus ! criaient beaucoup de gens effarés.

— Entendez-vous, cousine ? disait Aline en se lamentant de plus en plus.

— Mets ta robe de chambre et montons sur le pont pour savoir ce qui se passe, lui dit madame de Surveilliers.

Il y avait de toutes parts une grande agitation, les femmes criaient, les hommes questionnaient, demandant les uns ce qui était arrivé, ce qu'on devait craindre, les autres ce qu'il fallait faire. Le capitaine Nicolai venait de sauter sur la passe-

relle pour voir l'ensemble de son navire, et se rendre compte de l'accident.

L'Abbatucci avait été abordé par tribord, il avait à ce flanc une grande ouverture, et ses deux embarcations étaient écrasées. Le capitaine avait fait aussitôt stopper la machine et fonctionner le sifflet d'alarme. Il avait distingué alors, avec peine à cause de l'obscurité, un gros bâtiment, dont les feux n'étaient point allumés, qui s'éloignait sans vouloir être reconnu, et marchait toutefois avec lenteur; il soupçonna qu'il avait aussi quelque avarie.

« Malédiction ! s'écria-t-il, voilà le coupable, il cherche à s'échapper.

— Malheur à l'Abbatucci ! malheur à nous ! dit une voix qui domina tous les autres bruits et que l'on n'entendit pas sans terreur; c'était celle du fou, de l'illuminé, du visionnaire.

— Nous sommes perdus, perdus sans ressource, disaient beaucoup de passagers.

— Non, non, répondait avec fermeté le capitaine. Le poste de l'équipage est envahi par l'eau, cela est vrai, mais la cloison est étanche et tient bon, l'Abbatucci peut encore naviguer; j'envoie le second et une partie de l'équipage, avec le canot qui nous reste, chercher du secours; ils nous ramèneront les embarcations du navire qui nous a abordés; nous serons tous sauvés ! »

Le canot partit en effet avec les dépêches et les papiers du bord, mais on ne le vit pas revenir.

Qu'il parut long le temps pendant lequel on attendit le retour du canot !

« Il ne revient pas, il ne reviendra pas, disait tristement le consul pontifical de Marseille, qui se trouvait parmi les passagers avec sa femme et sa belle-mère.

— Patience, répondit le capitaine, il faut du temps pour aller au bâtiment, que je crois Norvégien, pour s'expliquer, pour armer les embarcations et pour revenir. »

A chaque minute l'angoisse augmentait sur l'Abbatucci en détresse. On vit enfin allumer des feux de position sur le Norvégien, ils parurent comme deux étoiles au milieu des ténèbres à la distance d'un demi-mille. Le capitaine Nicolai fit gouverner sur ces feux, et il se fit un grand silence.

L'intendant général Féraud l'avait engagé vivement à faire construire un radeau. Vous avez, lui avait-il dit, sur le pont des tonneaux de pétrole, qui le chargent et l'encombrent; jetons le pétrole à la mer et les tonneaux vides soutiendront le radeau; nous sommes tous soldats, je travaillerai avec l'équipage.

Mais le capitaine lui avait répondu : c'est inutile, l'Abbatucci navigue encore, nous gagnerons bien le brick, qui est en vue et qui nous donnera des secours.

Vain espoir : le brick n'y était guère disposé, le second avait échoué dans sa mission; son équipage l'avait lâchement abandonné pour res-



ter sur le brick, moins avarié que l'*Abbatucci*; et, n'ayant personne pour l'aider au retour, le second n'avait pu résister à la mer et avait été englouti.

Le capitaine, faisant les plus grands efforts pour forcer le Norvégien à le secourir, parvint à l'atteindre; il le longea par son flanc, puis, étant séparé de lui par la marche, il revint machine en arrière et l'aborda de nouveau; ces manœuvres permirent à plusieurs de ses hommes de sauter sur le brick; il y jeta des amarres, mais elles furent refusées sans pitié par le Norvégien.

Pendant ce temps la large voie d'eau, faite à l'avant de l'*Abbatucci*, n'avait pu être assez aveuglée, l'eau montait et faisait de grands progrès dans le poste de l'équipage; sa pression, la collision des deux navires avaient ébranlé la cloison étanche que l'on croyait si solide. Oh! alors la terreur reprit son empire, les cris et les gémissements recommencèrent, il fallait avoir l'âme bien trempée pour lutter encore contre le désastre imminent ou s'y résigner.

M. Féraud tenait tendrement les mains de sa femme et lui disait: ma chère, si nous devons mourir ici, nous aurons au moins la consolation de mourir ensemble; et elle, tout épouvantée, le cœur déchiré, les larmes aux yeux, se souvenant de la prédiction de la sachette allemande, parvenait à partager la force d'âme de son mari.

Mais une immense frayeur s'était emparée de la pauvre Aline; elle échappa à sa cousine, qui tentait de la retenir, et se mit à courir sur le pont en criant à plusieurs reprises:

« Au secours! au secours! cinquante mille francs de récompense à celui qui me sauvera; je suis riche, très riche, et ma grand'mère encore plus, nous donnerons tout ce qu'on voudra.

— Calme-toi, ma chère enfant, dit madame de Survilliers en la ramenant auprès d'elle; ne trouble pas par tes cris insensés ceux qui cherchent le moyen de nous sauver tous; prions plutôt le Seigneur de nous venir en aide, c'est de lui surtout que peut venir le secours. »

Aline se laissa conduire comme un enfant, et s'assit sur le pont, les yeux démesurément ouverts, les mains crispées, s'accrochant énergiquement à la robe de sa cousine, comme si elle eût craint d'en être abandonnée.

Alors survint un homme qui saisit le bras de madame de Survilliers et lui dit:

« Laissez-moi faire, je nage comme un poisson, je vous sauverai.

— Pas moi, mon cher Léonard, mais cette enfant, qui m'est confiée, ma fille d'adoption.

— Non, non, vous, ma bienfaitrice, vous ou pas d'autre. »

Elle se jeta à ses genoux.

« Au nom de votre femme et de vos enfants, sauvez-la, mon ami, dit-elle en faisant tomber la robe de chambre dont Aline était enveloppée, elle

vous enrichira tous, et moi, je vous bénirai du haut du ciel.

— Vous le voulez absolument, madame?

— Oui, mon ami, mon cher ami. »

Il prit la jeune fille sous son bras, comme il eût fait d'un paquet, et se précipita avec elle dans les flots.

Un jeune prêtre, nommé Pascal, qui était du nombre des passagers, tira de sa poche un crucifix, devant lequel tous s'agenouillèrent.

« Mes frères, leur dit-il avec une poignante émotion, je ne suis qu'un humble ministre du Seigneur, mais j'ai le pouvoir de vous absoudre. Faites avec moi un acte de contrition, je vais vous donner l'absolution *in articulo mortis*. »

Tous les fronts s'inclinèrent et le prêtre, debout, avec une dignité, une majesté qu'on n'avait pas soupçonnées jusqu'alors, prononça d'une voix haute les paroles sacramentelles.

« Amen, répondirent les assistants.

— Et maintenant adieu, mes frères, reprit-il avec fermeté, adieu pour nous retrouver bientôt dans le ciel. »

Lorsque le capitaine de l'*Abbatucci* avait vu ses amarres refusées par le Norvégien, comprenant qu'il ne devait plus compter que sur lui-même, il s'était dirigé vers la côte, marchant en arrière pour ménager la cloison étanche de l'avant, son pavillon en berne, la machine donnant le signal d'alarme; un morne silence régnait sur le pont.

Les premières clartés de l'aurore blanchissaient alors l'horizon, et la vigie avait aperçu les voiles d'un trois-mâts apparaissant dans le lointain; tous les yeux s'étaient tournés vers lui, tous les cœurs s'étaient ouverts à l'espérance, on reconnaissait qu'il avait entendu les signaux de détresse, il se rapprochait en louvoyant.

Mais il était encore à une grande distance, et lorsque la cloison commença à céder, l'alarme avait été d'autant plus grande et le désespoir plus profond.

Hélas! maintenant cette alarme n'est que trop justifiée, la cloison se renverse, l'eau gagne l'avant qui s'affaisse, elle pénètre dans la machine, le mécanicien laisse échapper la vapeur et se jette à la mer; une vague balaie tout le pont jusqu'à la dunette, envahissant avec fracas l'entrepont; le capitaine profère le cri fatal : *Sauve qui peut*, signal des grands désastres, et se lance à la mer; deux minutes après, l'arrière s'enfonce et l'*Abbatucci* sombre à pic avec la rapidité d'une pierre abandonnée sur l'eau. On ne voit plus sur le vaste gouffre que quelques rares passagers ou matelots, et le trois-mâts, encore éloigné, qui s'avance pour recueillir ceux qui pourront se maintenir à la surface.

La nouvelle du naufrage de l'*Abbatucci* eut beaucoup de retentissement en France; on plaignit le sort des victimes, celui de M. et de ma-



dame Féraud, fort connus à Paris, fit d'autant plus d'impression sur leurs amis que plusieurs d'entre eux avaient peut-être envié leur bonheur.

Quant à madame de Chanterive, qui désirait avec une vive impatience le retour de sa nièce et de sa petite-fille, et qui s'inquiétait déjà de ne pas recevoir de leurs nouvelles, personne dans son entourage n'osa lui annoncer le fatal événement. Maurice lui-même, qui, en l'apprenant, était venu à Monplaisir pour mêler ses larmes à celles de sa tante, remettait de jour en jour la pénible tâche de l'en instruire.

Il écrivit directement au capitaine Nicolai, qui lui répondit que, dans la journée du 6 mai, il avait en effet reçu à son bord madame de Survilliers, accompagnée d'une jeune et belle demoiselle, et qu'il avait causé avec elles; mais que, dans la matinée du 7, il avait été trop fortement préoccupé du sort de son bâtiment pour remarquer personne en particulier; ajoutant qu'il n'était que trop probable qu'elles avaient été englouties avec le navire.

En recevant cette lettre, Maurice perdit tout espoir, et, pénétré de la plus vive douleur, il ne songea plus qu'aux moyens d'adoucir celle qu'allait ressentir sa pauvre vieille tante.

## VII

A trente milles de Calvi, tout à fait en dehors des lignes de communication habituelles, entre la Corse et le continent, se trouve une terre accidentée, en partie submergée pendant les tempêtes, et qui ne mérite que le nom d'îlot, que ses habitants lui donnent d'ordinaire.

Quelques familles de paysans et de pêcheurs composent sa très faible population; ce sont les plus pauvres, les plus ignorantes et les meilleures gens du monde; il n'y a ni maire, ni fonctionnaire d'aucune sorte, ni bureau de poste; un prêtre, né dans l'îlot, où il est revenu dans sa vieillesse, et le chantage savent seuls, dit-on, lire et écrire.

Au sommet de l'îlot s'élève une espèce de château, à demi ruiné, ombragé par de hauts châtaigniers, et dont l'ancienne chapelle sert d'église aux habitants.

Le lendemain du naufrage de l'*Abbatucci*, une vieille paysanne, nommée Francesca, sortit de grand matin de sa maisonnette, située au bord de la mer et aperçut sur les galets deux corps étendus, celui d'un homme et celui d'une jeune fille aux longs cheveux noirs et épais.

« Antonio, cria-t-elle, viens vite au secours, viens vite.

— Qu'y a-t-il donc? demanda un petit homme fort et trapu, qui sortit précipitamment de la maisonnette.

— Deux noyés sur le rivage, répondit-elle fort émue; mais peut-être serait-il encore temps de les rappeler à la vie.

— C'est étonnant, dit Antonio; il n'y a pas eu de tempête cette nuit, ni même depuis longtemps. »

Et, tout en parlant ainsi, il avait rejoint sa femme, et il l'aidait à soutenir les corps sans mouvement, à les coucher sur le côté pour leur faire rendre l'eau qui leur gonflait, l'estomac et à les frictionner fortement avec le tablier de laine grossière qu'elle venait de détacher de sa ceinture.

« La femme vit encore, dit Antonio, je viens de sentir battre son cœur, mais je crains bien que l'homme ne soit tout à fait mort.

— Portons-les chez nous, répondit Francesca, nous les ranimerons peut-être.

— Diable! ce n'est pas facile, rien qu'à nous deux, objecta le mari.

— Amène la brouette, reprit Francesca, et nous en viendrons à bout; moi, je ne cesserai pas de les frictionner. »

Une heure plus tard, Aline de Chanterive, étendue sur un pauvre grabat dans une espèce de chambrette, qui ne recevait le jour que par une lucarne, donnait enfin signe de vie; un profond soupir s'échappa de son sein; puis elle ouvrit les yeux, regarda tout autour d'elle, et, se croyant le jouet d'un affreux cauchemar, les ferma presque aussitôt.

« Allons, voilà que vous êtes mieux, petite, lui dit Francesca; malheureusement il n'en est pas de même de votre père. »

La jeune fille ne répondit point, il y avait deux bonnes raisons pour cela; la première, c'est qu'elle était si faible, qu'elle n'aurait pu prononcer une parole; la seconde, c'est que, n'ayant jamais voulu apprendre aucune langue étrangère, elle ne savait pas l'italien et n'aurait pu comprendre l'idiome que parlaient les deux bonnes gens.

« Laisse-la dormir, dit Antonio à sa femme, c'est ce qu'il y a de meilleur pour elle; mais qu'allons-nous faire de l'homme, qui est bien assurément mort, puisque c'est en vain que nous l'avons rudement frictionné pendant plus de deux heures?

— Nous le laisserons étendu sur la paille où nous l'avons couché, dit Francesca; nous placerons près de lui une petite lampe allumée, et, si demain il n'a pas repris connaissance, nous avertirons M. le curé, il sera enterré chrétiennement, et nous marquerons sa place au cimetière d'une croix de bois pour que sa fille puisse venir y prier. Et, quant à elle, nous lui donnerons le



couvert et la nourriture jusqu'à ce que ses parents la réclament. Nous sommes vieux l'un et l'autre, et, depuis que notre fille est mariée à Calvi, j'ai bien du mal à soigner seule le ménage, à faire la cuisine, à laver le linge et à filer pendant que tu passes tout ton temps à la chasse et à la pêche, sans apporter jamais beaucoup de gibier ni de poissons, si peu même que le produit ne suffit pas pour payer la rente au seigneur Vanutelli...

— C'est bon, c'est bon, dit Antonio, fais de cette enfant tout ce que tu voudras et laisse-moi tranquille; j'ai tendu mes filets là-bas près du rocher de la Madone, je vais voir s'il y a quelque chose dedans. »

Et il sortit avec un panier et son fusil, comme le font tous les Corses.

Francesca retourna auprès du lit d'Aline, et, voyant qu'elle était éveillée, elle lui dit :

« Comment allez-vous, ma pauvre enfant? vous sentez-vous plus forte? n'avez-vous pas faim? voulez-vous boire quelque chose? »

Et comme elle ne répondait pas :

« Je vais traire la chèvre, se dit la bonne femme, le lait ne peut lui faire du bien. »

Aline n'avait rien compris à ce monologue, mais dans les regards bienveillants de la vieille Corse elle avait lu sa bonne intention, et la remercia dans son cœur, lorsqu'elle la vit rentrer dans la chambrette avec une grande jatte de lait tout chaud, couvert d'une mousse appétissante et avec un gros morceau de pain noir. Après un jeûne de vingt-quatre heures et un bain forcé presque aussi long, elle fit honneur au repas frugal qui lui était offert, et, pour en témoigner sa reconnaissance, elle serra vivement dans ses petites et blanches mains, la main rugueuse et brûlée par le soleil, de la vieille paysanne.

Celle-ci, qui cachait un bon cœur sous des manières brusques et un langage tout à fait commun, en eut l'âme toute remuée.

« Pauvre enfant, dit-elle, si jeune encore et déjà si à plaindre! »

Antonio rentra en ce moment au logis avec son panier rempli de poissons.

« Dis encore que je ne prends jamais rien! dit-il d'un air de satisfaction; voici non seulement de quoi faire un bon souper pour nous, mais encore une partie du dîner pour les gens que nous aurons demain. »

— De quelles gens veux-tu donc parler? lui demanda Francesca, troublée par ces paroles.

— De ceux qui viendront ici pour l'enterrement du pauvre naufragé. J'ai déjà prévenu le chantre Cérani, qui est le bras droit de M. le curé et qui sait toutes les prières. Il viendra avec Pietro, son cousin, et un autre camarade; et à nous quatre nous porterons le corps à l'église.

Quant à la jeune fille, tâche de lui chercher quelques nippes pour qu'elle puisse décemment quitter son lit, car la pauvre créature n'a abso-

lument pour se couvrir que la chemise qu'elle avait sur le corps, quand nous l'avons trouvée évanouie sur le rivage.

— Tu penses à tout, Antonio, tu es vraiment un brave homme. Il me reste quelques vêtements qui ont servi à notre Marietta avant son mariage, je les retrouverai, et l'étranger sera nippée, au moins pour quelque temps. »

Les vieux vêtements de Marietta n'étaient guère que des loques hors de service; la vieille Corse ne les offrit pas moins à la jeune fille avec une satisfaction visible.

« Je voudrais qu'ils fussent meilleurs, dit-elle... mais je pourrai vous prêter des ciseaux, du fil et une aiguille; avec cela vous aurez bientôt fait de choisir parmi tant de choses ce qu'il y a de meilleur et de le raccommorder avec ce qu'il y a de passable. »

Aline ne comprit point ce qu'on lui disait, mais elle le devina à peu près, et un profond soupir s'échappa de sa poitrine; son manque presque absolu de vêtements était une grande misère, à laquelle elle n'avait pas encore songé. Elle déplaça tout le paquet et les larmes lui vinrent aux yeux en voyant de quelles guenilles il était composé, et qu'il lui faudrait se vêtir de ces rebuts, qu'elle n'aurait pas osé offrir à la plus pauvre mendiante, lorsqu'elle était à Monplaisir! Pendant ce temps, la vieille Francesca était là debout près du grabat, le sourire aux lèvres, attendant ses remerciements! force fut bien à la pauvre Aline de les lui faire au moins par un signe affectueux. Elle trouva dans ce qui lui était offert, une jupe rayée, un peu moins sale et moins usée que le reste, et une espèce de justaucorps, en gros drap noir, percé aux coudes et taché en plusieurs endroits; la jupe était si courte qu'elle n'arrivait pas à la cheville et que la chemise de toile fine, seul trésor sauvé du naufrage, dépassait de beaucoup la jupe.

« Notre Marietta est beaucoup moins grande que vous, mon enfant, dit la vieille paysanne; mais il vous sera facile d'allonger cette jupe avec ce qu'il y aura de bon dans celle-ci, » dit-elle, en lui montrant une vieille loque en lambeaux.

Grâce à la manière expressive avec laquelle Francesca joignait le geste à la parole, Aline comprit sa pensée; elle baissa humblement la tête en signe d'adhésion, et se mit à organiser sa toilette rustique.

« A merveille, reprit la paysanne, qui la regardait avec satisfaction; vous serez jolie comme un cœur, ainsi habillée, vous ressemblerez à Marietta. Il ne vous manque plus que des chausures; en voyant vos petits pieds blancs et délicats, il est facile de juger que vous n'avez pas l'habitude de marcher pieds nus; prenez mes souliers, ma mignonne, je n'en ai pas grand besoin en cette saison, et j'en ai une paire toute



neuve dans mon armoire pour les dimanches et les jours de fête. »

Et l'excellente créature enleva de ses pieds de gros souliers ferrés et usés par le bout, dont elle fit présent à Aline. Celle-ci avait toutes les peines du monde à retenir ses larmes, et cependant son cœur était plein de reconnaissance pour la bonne vieille femme, dont elle voyait la pauvreté et qui n'hésitait pas cependant à s'imposer des privations pour secourir une étrangère, dont elle ne connaissait ni le nom, ni la patrie.

Dès qu'Aline eut achevé de se vêtir, Francesca lui arrangea sur la tête un madras à carreaux rouges et jaunes qu'elle avait été chercher dans le bahut, qui lui servait d'armoire; puis, la contemplant avec un mélange d'orgueil et de tendresse :

« Elle est, dit-elle, presque aussi belle que notre Marietta! »

Heureusement pour Aline, il n'y avait point

de miroir dans la chambrette, car, si elle avait pu se voir dans le bizarre accoutrement dont elle était affublée, elle n'aurait pas osé se montrer, même au vieil Antonio. Celui-ci cependant, en la voyant ainsi vêtue, fut absolument de l'avis de sa femme.

« C'est une servante qui te fera beaucoup d'honneur, Francesca; il ne s'agit que de lui apprendre tout ce qu'il faut qu'elle fasse; car, ou je me trompe fort, ou elle n'entend pas grand'chose au ménage, ni à cultiver le jardin; son teint blanc et ses petites mains le disent assez.

— Ceci est mon affaire, répondit Francesca assez sèchement; je la formerai à tout ce que doit savoir une jeune fille bien élevée; ainsi que je l'ai fait pour Marietta qui est bien la perle des ménagères. »

CONTESSA DE LA ROCHÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

## LE NID DÉROBÉ

Hélas! à la prochaine aurore  
Dans les airs ils seraient partis,  
Entends leur mère qui t'implore :  
« Oh! rends-moi, rends-moi mes petits!

Quel est mon crime? Sur la treille,  
Ai-je jamais de vos raisins  
Effleuré la grappe vermeille  
Ou détruit l'espoir des jardins?  
Oh non! pour nourrir ma famille  
Je n'ai pris que le vermisseau,  
Le moucheron dont l'air fourmille  
Et l'eau limpide du ruisseau!

Ils mourront dans l'étroite cage  
Où tu vas les emprisonner,  
Tu n'entendras pas le bocage  
De leurs douces voix résonner.  
Ils mourront, et leur pauvre mère  
Seule, à l'heure où le jour finit,  
Viendra pleurer sa peine amère  
Sur le lilas où fut son nid.

Lorsque la neige amoncelée  
Couvrira les chants et les bois,  
Près de ta chaumière isolée  
J'irai voltiger quelquefois,  
Et, quitte à mourir de froidure,  
Au souffle glacé des autans,  
Dans ces bocages sans verdure  
Je chanterai comme au printemps. »

Et toi, cruelle jeune fille  
Joyeuse, et portant dans ta main  
Le nid où criait sa famille  
Tu continuas ton chemin;  
D'arbre en arbre, jusqu'à ta porte,  
L'oiseau vola... Le lendemain,  
Sa pauvre famille était morte  
Morte, hélas! de froid et de faim!...

Deux ans plus tard, épouse et mère,  
Elle berçait un bel enfant;  
Et déjà de mainte chimère,  
Son cœur s'enivrait triomphant.  
Mais tout à coup, la mort jalouse,  
Sur lui posa sa froide main,  
O douleur! et la jeune épouse  
Implorant le spectre inhumain :  
« Oh! rends-moi l'enfant que j'adore?  
Qu'il se joue encor dans mes bras,  
Qu'à sa mère, il sourie encore!... »  
Mais la mort ne l'écouta pas.

Et seule, à l'heure où les ténèbres  
Invitent l'âme à soupirer,  
Sous un saule aux rameaux funèbres  
La jeune mère vint pleurer.  
« Et mêlant sa plainte fidèle  
Aux sanglots de l'ombre sortis  
Une fauvette, non loin d'elle  
Murmurait : — Rends-moi mes petits! »

CHOPIN.



## JACQUELINE

(SUITE)

VIII

DEUX LETTRES.

## Mademoiselle Octavie à madame Petit.



A très chère cousine,

» Je ne saurais vous exprimer la surprise et la douleur que cette terrifiante nouvelle me fait éprouver. Quoi! Xavier, plus jeune que moi, qui paraissait, quand je l'ai vu il y a deux ans à peine, plus jeune que son âge, Xavier nous est déjà ravi! Il faut adorer les desseins de Dieu : *ses voies ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées*, ce qui nous étonne, nous confond ici-bas, nous sera connu dans l'éternité, comme un témoignage de la sollicitude divine. Et vous demeurez veuve, chère Caroline, séparée de votre ami, de votre soutien; que je vous plains, et que je pense à vous! il vous reste un trésor, votre fille ainée; j'espère que Paule vous montre l'affection qu'elle vous doit et que Gaston comprendra les grands devoirs que la mort de son bien-aimé père lui impose. Puisse-t-il vous contenter! je l'apprendrai avec joie, et, tous les jours, je prierai Dieu pour vous, pour vos enfants et pour celui qui vous a quittés. Une consolation dans cette grande douleur, c'est la fin chrétienne de notre cher Xavier: il était d'une bonne souche, notre humble famille a toujours été fidèle à son Dieu, et elle a donné, au temps malheureux de la Révolution, des gages de sa foi. Que Dieu nous accorde à tous la grâce de persévérer!

» Je vous embrasse tendrement, chère cousine, et je prie ma bonne Jacqueline de me donner bientôt de vos nouvelles.

« Toute vôtre

» OCTAVIE PETIT. »

Poitiers, octobre 18...

## Jacqueline à mademoiselle Octavie.

» Ma chère et bonne cousine,

» J'ai tardé à vous répondre, pardonnez-moi... je ne vis plus, je ne me trouve plus moi-même; il a tout emporté avec lui, les motifs qui me faisaient chérir la vie ne sont plus, car il n'est plus! mon père que j'aimais tant! L'a-t-il su, l'a-t-il compris, à quel degré il m'était cher! il le sait main-

tenant... il n'y a que la certitude d'une autre vie qui puisse faire endurer celle-ci...

» Vous connaissez tous les détails de la courte maladie et de la mort de mon bien-aimé père. Je ne pourrais les répéter ici... vous savez aussi avec quelle foi et quelle résignation il s'est remis entre les mains de Dieu, il paraît inquiet, cependant, car nous tous, jusqu'au dernier instant, nous fûmes les objets de sa plus tendre préoccupation. Il savait quel changement sa mort apporterait dans notre position. Vous devinez ce changement, ma chère cousine, nous avons perdu notre protecteur, notre soutien, notre gloire... Ma mère est désormais une pauvre veuve et nous, des orphelins... C'est le mot le plus triste de la langue. Nous quittons notre belle maison, maman a loué une petite maison, tout près de celle de Paule et le successeur de mon père habitera la nôtre. Nous abandonnons notre passé et nos plus chers souvenirs en la quittant.

» L'existence de ma mère sera changée; nous avons renvoyé deux domestiques; je tâcherai que ma chère maman ne s'aperçoive pas trop des lacunes qui se trouveront dans son service... ah! ma cousine, s'il m'était possible de l'aider d'une autre façon, de gagner de l'argent pour elle! Mais le moyen? je ne puis la quitter (pour aller où, d'ailleurs?); elle a, je le crains, plus besoin de moi qu'elle ne le pense; elle compte beaucoup sur ma sœur Paule, mais j'ai peur qu'elle ne trouve pas là tout ce qu'elle attend. Plaise à Dieu que je me trompe et que Paule rende à une si tendre mère tout ce qu'elle en a reçu. J'ai peur aussi que Gaston ne la contente pas, et si dans ses peines, dans ses soucis, ma chère mère ne rencontrait pas, près d'elle, un cœur dévoué, que deviendrait-elle? Elle a eu un bras si ferme pour appui, un cœur si tendre pour refuge! il me serait impossible de la laisser seule et triste, alors même que mon éloignement serait payé à un haut prix. Je resterai auprès d'elle, je ne serai pas institutrice, je ne donnerai pas de leçons non plus; je ne possède pas assez de talents pour oser les offrir, mais puisqu'on dit que des femmes, et en grand nombre, gagnent de l'argent en écrivant des livres, j'essayerai. Ce n'est pas par vanité, chère cousine, vous le comprenez bien!

» Vous voyez que j'ai bien fait de ne pas me marier.

» Ma mère est profondément affligée, Paule regrette mon père, qui fut toujours si bon pour



elle, Stéphane, dans ces cruels instants, nous a montré beaucoup d'attachement; Gaston a bien pleuré, mais ne sera-t-il pas du trop grand nombre de ceux qui ignorent combien une véritable douleur doit durer longtemps, ne se consolera-t-il pas trop vite?... Peut-on se consoler de la mort d'un père et d'un tel père, et peut-on rendre à ses parents ce qu'on en a reçu?

» Priez pour nous, chère et bonne cousine, pour lui, pour nous. Je vous embrasse avec le plus tendre respect.

» JACQUELINE PETIT. »

X..., novembre 18...

## IX

### AUTRES FIGURES.

Ce n'est plus dans le Nord brumeux que nous mènerons nos lecteurs; ce n'est plus au bord de la mer verte, au milieu des plaines monotones et fécondes qui s'étendent à la frontière septentrionale de la France, nous partons pour un ciel plus doux qui éclaire une nature plus riante et plus majestueuse à la fois. De la jolie maison où nous allons entrer, on distinguait, par le temps clair, un horizon de montagnes, au-dessus desquelles planait toujours, immobile, un nuage d'une blancheur immaculée, ce nuage était le Mont-Blanc, et la jolie maison était située à l'extrémité d'un village près de Grenoble, et si, à l'est, l'œil s'étendait sur un amphithéâtre de montagnes, étagées comme une échelle de Jacob qui montait aux cieux, à l'ouest et au sud, les yeux suivaient les contours gracieux d'un vallon, au milieu duquel miroitait au soleil un cours d'eau, vif et coureur. Des maisons, des fermes, des chaumières, peu gracieuses de près, formaient cependant, au milieu des arbres, au bord du ruisseau, sur la lisière des vergers, un décor plein de charmes, et un ciel presque toujours pur donnait à ce tableau un caractère de sérénité indicible.

La maison appartenait à la mère du lieutenant Yves Saultoys, la veuve du commandant, comme on l'appelait dans le pays, où tous la connaissaient et l'aimaient, où l'on se souvenait de son mari, tué par un boulet russe à Sébastopol et de son fils, que l'on voyait toujours près de sa mère, jusqu'au moment où le collège et Saint-Cyr vinrent l'enlever à la vie tranquille et le jeter dans les hasards des concours, des examens et des carrières.

Elle ne vivait pas seule : elle avait recueilli chez elle une petite fille, sa cousine très éloignée, fille orpheline d'un autre officier, tombé à Magenta, et qui n'avait au monde d'autre appui que sa vieille parente, ni d'autre toit maternel que la Cluse. Elle y avait grandi, et elle avait déjà vingt ans, quand nous la trouvons, sous le ber-

ceau de vigne-vierge et de clématites, où elle passait ses après-dînées, aux côtés de madame Saultoys.

Rien de plus paisible que ce jardin sous les rayons d'un soleil d'automne, rien de plus simple aussi : les légumes s'y montraient sans vergogne, mais le vert sombre des choux faisait ressortir les brillantes nuances des dahlias, et si les haricots y représentaient la prose, la vigne-vierge, déjà empourprée, les tubes roses des chèvrefeuilles, les couleurs ardentes des capucines, y parlaient de poésie : une vue délicieuse formait pour le berceau rustique un panorama qu'eussent envié les palais; pourtant, la vieille dame ne le regardait pas, elle l'avait beaucoup regardé, beaucoup aimé, maintenant, elle regardait en elle-même; les objets extérieurs ne la captivaient plus. Quoique son fils eût à peine vingt-six ans, elle paraissait âgée : il était le dernier enfant d'une nombreuse lignée, les uns morts de bonne heure, les autres mariés et dispersés; la bonne mère, demeurée seule, les suivait avec les yeux du cœur et se demandait : — Antoinette a-t-elle enfin sevré? — Les affaires d'Ernest vont-elles aussi bien qu'il l'assure? — Claire est-elle satisfaite? s'accommode-t-elle au caractère de son mari? — C'étaient là ses pensées : comme l'oiseau suit dans les airs sa couvée qui essaie ses ailes, elle suivait dans l'espace, dans le vaste monde ses fils, ses filles qu'elle n'avait pu retenir à ses côtés, et les tristesses, les inquiétudes de l'absence affligeaient son âme tendre; des lettres venaient la consoler, mais les enfants ignorent l'attente anxieuse des mères, et la vieille histoire d'Egée, guettant en vain la voile blanche, se renouvelle souvent au passage du facteur. Des cœurs oppressés attendent et palpitent jusqu'à se briser.

Elle attendait, elle songeait, pendant que ses doigts actifs faisaient courir les aiguilles d'un tricot; un peintre, un Miéris l'eût volontiers prise pour modèle, avec sa figure bonne et fine, encadrée dans de belles boucles de cheveux blancs, sa taille droite encore, et ses mouvements doux et paisibles; toute sa vie était intérieure et un voile de sérénité couvrait les sentiments qu'elle ne voulait pas livrer à la curiosité, ni même à la pitié d'autrui.

Auprès d'elle, Yvonne (car madame Saultoys avait donné à sa petite cousine, à sa filleule, le nom de son fils) travaillait, la tête baissée, et ne répondait que de courts monosyllabes aux observations bénignes qu'inspiraient à madame Saultoys les petits événements de la journée. Cette tête baissée était jolie, brune avec des cheveux d'un noir bleu, un profil impérieux, dont l'expression hautaine était corrigée par le regard caressant de deux yeux orangés, cachés sous de longs cils recourbés. En ce moment, ce joli et piquant visage exprimait un ennui, une impatience contenue qui ne l'embellissaient pas, et



ni la beauté du paysage, ni la mansuétude des paroles qu'on prononçait près d'elle, n'avaient le pouvoir de l'égayer.

« Yvonne, crois-tu que le facteur soit passé ? »

— Je n'en sais rien, ma tante.

— J'attends une lettre d'Antoinette... il y a bien longtemps qu'Ernest n'a écrit... Yves également.

— Ma tante, vous attendez toujours des lettres !

— Mais oui ; on n'a jamais trop de nouvelles de ses enfants.

— Il ne faut pas les éloigner alors !

— Oh ! oui, on voudrait les garder près de soi, mais les nécessités de la vie, les vocations nous séparent. Mes pauvres enfants ! ils sont aux quatre coins de l'horizon.

— Ils ne sont pas si malheureux !

— Tu trouves ?

— Ils voient du nouveau.

— Tu t'ennuies donc !

— Je ne dis pas cela, ma tante, mais, je l'avoue, je ne serais pas fâchée de voir la mer comme Yves et Claire, Paris comme Antoinette, et Marseille, comme Ernest.

— Nous habitons cependant un bien beau pays !

— Oui, superbe ! toujours le Mont-Blanc, la vallée avec le Drac et quand on pousse un peu le nez loin du domaine, les rochers d'Allevard à l'horizon. C'est délicieux ! »

Madame Saultoys soupira : c'est une amère déception pour une âme généreuse que de ne pas réussir à rendre contents ceux qu'on aime, et elle aimait cette enfant, elle l'avait recueillie toute petite, pauvre, abandonnée de tous, elle avait pour elle de tendres projets, et cependant, elle la voyait à ses côtés, périr d'ennui, désirer du nouveau, soupirer après d'autres biens et elle pouvait se dire avec tristesse : « Je lui ai tout donné, et elle n'est pas satisfaite ! et elle l'avoue ! »

En ce moment, la servante monta d'un pas alerte l'allée bordée de groseillers, qui menait au berceau : elle apportait une lettre :

« C'est de mon Yves ! » s'écria madame Saultoys.

Elle lut, son front s'éclairait, ses yeux rayonnaient.

« Yvonne ! dit-elle, son régiment va prendre garnison à Grenoble ! je le reverrai ! il viendra, nous le verrons tous les dimanches peut-être ! Quel bonheur ! »

Yvonne avait rougi, une flamme passait dans ces yeux, si allanguis tout à l'heure : elle devint soudain aimable, elle donna le bras à sa tante pour descendre le sentier ; elle prépara le buvard et l'encrier (la vieille dame voulait écrire aussitôt à son fils), et toute la soirée elle fut d'une humeur charmante. Elle soupa gaiement, elle assista au coucher de sa tante après avoir dit

avec elle la prière du soir, et elle l'embrassa mieux que d'habitude. Il y a des baisers routiniers et glacés qui désolent les âmes délicates. A dix heures, comme de coutume, elle rentra dans sa chambre ; aucune envie de se coucher, son sang courait trop vite pour lui permettre le sommeil ; elle ouvrit sa fenêtre, s'accouda et regarda le paysage qu'aux rayons de la lune elle trouva ce qu'il était, admirable. Beaucoup de souvenirs déjà lointains étaient cachés dans les détours de cette riante vallée, au bord de ce ruisseau, le long des espaliers du jardin : enfant, elle y jouait avec Yves, il lui avait cueilli bien des cerises sur les vieux arbres ou des noix dans le grand noyer qui formait un point sombre au milieu de la lumière blanche ; elle s'était plus tard promenée avec lui le dimanche et le jeudi dans ces bois qui festonnaient les hauteurs ; elle l'avait attendu avec émotion à la porte du jardin, et elle avait signalé de loin, à sa tante, l'uniforme de Saint-Cyr ; elle gardait mémoire des moindres incidents de ces vacances tant désirées, et elle se livrait sans crainte à ces retours vers le passé, car elle avait compris que la bonne madame Saultoys ne désapprouverait pas un mariage entre Yves et Yvonne. Elle se laissait donc aller à ses pensées ; à ses rêveries, à ses espérances ; la sombre humeur qui la tenait sous sa griffe, s'envolait à tire d'ailes, comme la nuit obscure s'enfuit devant l'aube : elle espérait, elle attendait, l'horizon devenait riant et clair, et elle resta une partie de la nuit à songer ainsi tout debout, à son union avec Yves, à son futur ménage, aux promotions qui leur donneraient à tous deux un rang de plus en plus distingué : les étoiles de général brillaient à ses yeux quand celles du ciel cessaient de luire, et quand enfin, elle se mit au lit.

Ce feu de joie tomba dès qu'Yves eut franchi le seuil de la maison maternelle. Il fut, comme toujours, tendre, caressant avec sa mère et très amical avec Yvonne, mais elle l'observa, elle le connaissait bien ! elle vit qu'il ne pensait point à elle et qu'il avait au fond de l'âme un sentiment triste que rien ne pouvait distraire, non pas même la maison chérie, les réminiscences du passé, la présence de sa mère. Yvonne ne dit rien, mais le spleen la reprit, et à chaque visite du jeune officier, elle vit plus distinctement que, s'il ne pensait pas elle, il pensait probablement à une autre. Mais il gardait son secret.

Madame Saultoys avait tout l'instinct des mères : elle trouvait que son Yves n'était plus le même : il suffit d'un pas plus lent, d'un accent moins vif, d'une ombre au front, d'un regard allangui, et elles voient que l'enfant a un chagrin qu'elles ne connaissent pas ; elle voulut savoir, et un jour où son fils dînait chez elle, elle envoya Yvonne au salut et mena Yves dans sa chambre.



Il regarda autour de lui avec un plaisir attendri, et il s'arrêta devant le portrait de son père en uniforme, tel qu'il était au moment de partir pour la Crimée; sa mère, appuyée sur son épaule, regarda aussi l'image qui leur souriait et elle dit :

« Que n'a-t-il vécu ! »

— Oui, j'aurais eu tant de plaisir à porter cette épée-là avec lui, et à avoir le droit de l'appeler mon camarade, en le respectant comme mon père !

— Cher Yves !

— Et vous seriez plus heureuse, ma mère.

— Certes ! cependant, j'aurais encore assez de joie si je voyais tous mes enfants heureux, mais les affaires de Marseille me préoccupent souvent, Ernest est si aventureux ! et la santé de ta sœur aînée me donne du souci. Et toi-même, mon Yves, tu ne sembles pas complètement content.

— Vous croyez cela, ma mère ?

— On ne trompe pas complètement les mères : je connais tes yeux et ta bouche et je vois bien qu'ils ne sourient pas comme autrefois. Tu as eu du chagrin.

— Oui, maman, j'ai eu un chagrin, mais il se passe, il se passera.

— Qu'est-ce donc ! un passe-droit ? mais non, tu viens d'avancer : te voilà capitaine. Tu as donc pensé à te marier ?

— Eh oui ! maman ; j'ai trouvé à X..., une belle jeune fille que j'aurais voulu vous amener, elle m'a refusé.

— Mon Dieu ! elle t'a refusé ! et pourquoi ?

— Pour des raisons vagues, elle ne voulait pas quitter son père et sa mère... j'ai pensé parfois qu'elle désirait un plus beau parti, quoi qu'elle eût l'air si modeste.

— On ne sait jamais, répondit la bonne mère, un peu froissée dans son orgueil maternel. Mais, mon Yves, quoiqu'en disent les romans et les romances, chagrin d'amour n'est pas éternel... tu seras aimé et apprécié par une autre. Je désirerais tant te voir marié ! »

Il réfléchissait et garda un long silence ; il reprit enfin :

« Que dirait mademoiselle de la Tourneuve si je me mariais ! »

— Puisqu'elle n'a pas voulu être ta femme, elle n'aurait rien à dire. »

Il soupira :

« Si vous l'aviez connue, maman ! »

— Mon ami, j'en connais une autre qui a pour moi, le mérite souverain : elle t'aime !

— Et qui cela ?

— Yvonne. Tu l'appelais *ta petite femme*, quand elle avait douze ans et toi dix-huit, elle ne l'a pas oublié, d'autant plus que jamais, je n'ai cherché à lui ôter cette idée de la tête. »

Il regarda sa mère, comme s'il eût voulu l'interroger :

« Oui, dit-elle, quand j'ai reçu chez moi ma petite filleule, fille de mon amie intime, de ma parente, j'ai réfléchi aux conséquences que cette adoption pouvait avoir, et j'ai résolu d'élever cette enfant de façon à ce qu'elle pût être pour toi, mon cher fils, une digne compagne. Elle a d'excellentes qualités, des principes solides, elle est, il me semble, fort gracieuse, et elle t'aime. »

— Vous me donneriez de la fatuité, maman.

— Je ne le pense pas, mon fils. Ce serait une grande tranquillité pour moi si je voyais l'avenir d'Yvonne assuré et si je te laissais lié à une femme dévouée, qui te connaît et qui t'aime. Regarde-la, étudie-la, je ne te demande pas plus. »

Il ne promit rien, il causa longtemps encore avec sa mère ; en éloignant ce sujet, tous les deux cependant y pensaient. Yves avait une âme noble, un cœur excellent, mais l'amour-propre qui ne meurt qu'un quart d'heure après nous, vivait dans un coin de cette âme généreuse : le refus de Jacqueline l'avait irrité, il ne le comprenait pas, et au souvenir qu'il lui gardait, souvenir de regrets et de tendresse, se mêlait une goutte de fiel. Pourquoi ne l'avait-elle pas aimé ? et une autre, on le lui assurait, l'aimait en silence, n'aimait que lui depuis ses premières années, et sa mère, si prudente et si pure, encourageait cette tendresse muette.

« Pauvre Yvonne, se prit-il enfin à dire tout haut.

— Oui, pauvre petite fille ! dit sa mère. Je ne puis rien pour elle, car ma modeste fortune appartient à mes enfants. Si je m'en allais...

— Non, mère chérie, ne parlez pas de cela. »

Il l'embrassa à plusieurs reprises : le soleil baissait à l'horizon :

« Il faut partir ! adieu, maman, ne descends pas, repose-toi... à bientôt. »

Il descendit seul, et en traversant le jardin tout illuminé des lueurs roses du soleil couchant, il vit sous le berceau Yvonne assise, sa tête appuyée sur la main et regardant devant elle, dans la vague. Elle avait l'air triste et il crut voir des larmes sur ses joues veloutées.

« Pauvre petite Yvonne ! se dit-il. Serait-ce possible qu'elle pleurât pour moi ! »

Il s'en alla, et jusqu'à Grenoble, la fière Jacqueline et la tendre Yvonne lui tinrent compagnie, mais ni ce jour-là, ni pendant bien des jours suivants, le mariage ne fut résolu : seulement, grâce à la bonté de la vieille parente pour la jeune fille, il tenait sa place à l'horizon : il semblait impossible au jeune officier que Jacqueline revînt sur sa résolution : devait-il, par une fidélité un peu romanesque, contrister sa mère et désoler cette jeune âme qui l'avait aimé, qui l'avait attendu ? S'il ne pouvait être tout à fait heureux du bonheur qu'il avait rêvé, devait-il refuser le bonheur à une autre, et ne trouverait-il pas dans sa joie, dans les affections paternel-



les, un dédommagement à ce rêve de jeunesse, si vite envolé?

Peut-être un mot sur le caractère de madame Saultoys serait-il nécessaire : sa conduite, ses idées et son indulgence s'expliqueront lorsqu'on saura que, profondément aimante, attachée à l'enfant adoptive par sa pauvreté et son isolement, elle la voulait heureuse, elle ne pouvait consentir à la laisser seule et dépendante. L'affection d'Yves pour Yvonne, affection de frère et de protecteur, avait fait naître dans l'âme de sa mère, la pensée d'un mariage futur ; elle éleva avec un soin délicat celle en qui elle voyait la fiancée de son fils ; elle chercha à lui donner les vertus domestiques, les qualités douces qui font rayonner la joie dans la maison, et la piété qui est utile à tout ; elle s'efforçait, en quelque sorte, de faire émigrer dans la poitrine d'Yvonne son propre cœur, si chaud et si dévoué ; plusieurs fois elle avait entretenu Yves de ce projet d'avenir, et il ne l'avait pas repoussé. Il pouvait se permettre la

jolie folie d'un mariage d'amour, car il devait au testament d'un ami, une fortune supérieure à celle de ses sœurs et de son frère, et sa mère le voyait déjà heureux avec celle qui lui devrait tout, qui n'aurait connu et aimé que lui seul.

Yvonne répondait en un point à ce programme tracé par l'âme la plus tendre : elle aimait Yves, — Yves, riche, officier, destiné à une belle carrière — aurait-elle aimé Yves, orphelin et pauvre comme elle?... question indiscrète!

Pour lui, il avait aimé Jacqueline avec toute la ferveur d'une âme pure, il avait aimé les vertus qu'il devinait en elle, il s'était cru aimé un instant, et quand un refus vint briser ses espérances, l'orgueil blessé parla haut. Il plaisait, on l'aimait ailleurs, sa mère approuvait cette affection silencieuse, et déjà l'image voilée et lointaine avait une rivale. *O fragilité, ton nom est-il vraiment la femme?*

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MOYEN DE CONSERVER LE POISSON VIVANT,  
SANS RÉSERVOIR.

On garnit la gueule du poisson avec de la mie de pain détrempée dans l'eau-de-vie. On l'arrose également avec de l'eau-de-vie, puis on l'enveloppe délicatement dans de la paille. Il se con-

serve ainsi pendant plusieurs jours dans une sorte d'étourdissement. Pour lui rendre le mouvement, il suffit de le mettre dans l'eau fraîche, où il revient à la vie au bout de quelques heures. Toutefois il est inutile d'attendre ce résultat ; il vaut mieux avant de le cuire, le passer simplement à l'eau.

## REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Gayarre. — Théâtres étrangers : *Néron* en Russie. — Concerts. — Compositions choisies.



NOUS voudrions pouvoir annoncer à nos lectrices quelque magnifique première à notre Académie nationale de Musique. Mais, hélas ! on n'a toujours que des espérances à signaler.

On vit, là, dans une douce torpeur. De loin en loin, un joyeux ballet vient égayer cette apathie qui menace de tourner à l'état chronique. Les belles reprises de *Don Juan*, de *Freyshutz*, des *Huguenots*, agrémentées de la *Farandole* et des répétitions de *Sapho*, ne soulèvent qu'un enthousiasme des plus limités.

On dit cependant que l'œuvre de Gounod à laquelle ce maître a fait de nombreuses retouches, aura, par là même, tout l'attrait de la nouveauté.

Ce qui est certain, c'est que les changements et additions dont cette partition vient d'être l'objet, ne peuvent qu'en augmenter la valeur. Mais cela entraînera-t-il le public de l'Opéra comme une nouvelle œuvre du maître ? C'est ce que nous dirons ici le mois prochain, car *Sapho* doit en être à ses dernières répétitions, et la première quinzaine d'avril ne s'achèvera pas sans que l'événement vienne répondre à notre point d'interrogation.

L'Opéra-Comique a encore de beaux jours en perspective. Il est question de faire alterner les



Saisons, une des plus gracieuses partitions de Victor Massé, avec *Manon*. Au nombre des modifications qui ont été apportées à la pièce, se trouve un nouveau dénouement, que M. Jules Barbier a su rendre très émouvant.

On croit que, pendant les mois de juillet et d'août, époque où les oiseaux chanteurs de Favart prendront leur vol, ce théâtre donnera l'hospitalité à la Comédie-Française, exilée de son temple par suite de réparations à y faire. Voilà qui ne sera pas sans charme. On nous promet la tragédie de Ponsard, *Ulysse*, dont les chœurs sont superbes. On sait qu'ils sont signés Gounod. En même temps l'excellent orchestre et le nombreux personnel des chœurs de Favart en y conservant leur travail, nous donneraient une exécution de ces pages magistrales qu'on ne peut guère espérer au Théâtre-Français. Mais n'anticipons pas. D'ici là, tant d'obstacles peuvent surgir, par ce temps de mutinerie chez les premières sujettes de MM. les directeurs!

Cela nous conduit au Théâtre-Italien qui a eu sa petite révolution, dont on a vraiment fait plus de bruit qu'il n'y avait lieu. La véritable révolution dont il conviendrait de s'occuper est celle, très heureuse pour ce théâtre comme pour l'art du chant, de l'apparition d'un grand artiste.

Quel que soit notre regret de garder le silence sur la partition que M. Massenet a fait exécuter aux Italiens, le choix de son libretto ne nous permet, en aucune façon, d'en étaler ici l'inconvenance et le manque de respect aux choses saintes de notre religion. Ce respect, que nous avons mission d'enseigner à la jeunesse, ce serait y manquer nous-mêmes que de ne pas protester contre d'aussi fâcheux abus. Nous avons attendu d'avoir le texte de cet ouvrage sous les yeux, avant de nous arrêter à cette détermination que nous ne prenons qu'à bon escient.

D'ailleurs, l'enthousiasme très justifié que le nouveau ténor des Italiens provoque chaque fois qu'on l'entend, fait un peu pâlir, même les œuvres à grand fracas du jour. Leurs interprètes, malgré tout le talent qu'ils déploient, ne peuvent échapper aux excès de sonorité de l'orchestration moderne au théâtre. Ne voulant pas se laisser écraser par le flot débordant de l'harmonie, ils se voient forcés de tenir constamment tendues au maximum, leurs cordes vocales. Il en résulte une fatigue prématurée, le timbre de la voix s'émousse, le son se voile et, à la place de son velours, on ne sent bientôt plus que du drap... et encore!

Mozart, Bellini, Hérold, l'avaient si bien compris! La plupart des maîtres italiens, ainsi qu'un certain nombre de nos illustres compositeurs français savaient ménager leurs chanteurs, tout en livrant à la postérité des œuvres admirables. Aussi, il n'était pas rare d'entendre des virtu-

ses, dont la célébrité datait de plus de vingt ans et qui nous revenaient, après de longs séjours à l'étranger, ayant mûri un talent déjà acclamé, conservé toute l'étendue et la pureté de leur voix. C'est ainsi que l'on vit en 1852, sur la scène de Ventadour, reparaître une célèbre cantatrice, madame Sontag-Rossi, qui, penchée vers la cinquantaine!... pouvait encore exciter l'admiration du public dans ses rôles de jeune fille: *Il Barbieri*, *la Figlia del Regimento*, etc.

Le grand artiste italien qui vient nous rappeler cet âge d'or de l'art du chant, possède, non seulement une des plus belles voix qui se puissent entendre, mais aussi toutes les pures traditions de cette inimitable école italienne. Aucune autre, il faut l'avouer, ne surpasse sa perfection et son charme, dans la manière d'émettre le son et de lui faire parcourir sans effort, la gamme des nuances, du fort au doux et du doux au fort.

Le ténor Gayarre n'est pas un jeune homme, mais il ressemble à un homme jeune tant sa voix a de fraîcheur, de grâce et de puissance. C'est là une véritable fortune pour la nouvelle direction Corti-Maurel.

L'espèce de persiflage avec lequel on affectait de parler du théâtre et des opéras italiens, dans certaines gazettes et revues musicales, va probablement faire place à un ton plus digne. Ces mesquines flagorneries, à l'adresse de nos directeurs et compositeurs français, n'échappent à personne et ne nuisent qu'à ceux qui s'en font ou les auteurs ou les échos.

La *Lucrezia*, où débutait le ténor italien — autant qu'espagnol — vaut certes beaucoup de nos ouvrages contemporains, et possède l'avantage immense de faire moins de bruit, ce qui charme à la fois le public et les virtuoses. Vive la mélodie!

On se demande ce que l'Opéra-Populaire peut bien faire de sa subvention? Que ne laisse-t-il les œuvres italiennes au brillant ténor du Théâtre-Italien? Nous aurions été des premiers à les admettre chez M. de Lagrenée, si cette dernière scène ne fut pas née. Il y a tant de chefs-d'œuvre dans nos maîtres anciens que l'on serait heureux de voir reprendre, en attendant les productions des jeunes débutants, ou encore des refusés, qui ne manqueraient pas d'aller frapper à la porte de notre troisième Théâtre-Lyrique.

Les scènes étrangères ne perdent pas ainsi leur temps. Dans *Richard III*, de Salvayre, au Théâtre Impérial Italien de Saint-Petersbourg, on a signalé de très remarquables pages, notamment un charmant ballet de bohémienne, au second acte. Dans le troisième, se trouve une superbe *Marche nuptiale*, et le quatrième est entièrement splendide, assure-t-on, par son action dramatique et sa magistrale instrumentation.

Puis, en Belgique, nous retrouvons un autre



jeune compositeur français, M. Benjamin Godard, qui, voyant à Bruxelles la place prise par le *Sigurd*, de Reyer, ne se trouve ni moins heureux, ni moins bien accueilli que lui au Théâtre-Royal d'Anvers.

Nous applaudissons des deux mains au succès de notre distingué compatriote : son *Pedro de Zalamea* a reçu du sévère public anversois les plus chaleureux témoignages d'approbation. Voilà une première tentative très heureuse pour M. Godard, malgré l'insuffisance d'un libretto assez médiocre.

Ce n'est pas tout. Il nous faut d'un coup d'aile retourner en Russie. Nous descendrons à ce même Théâtre Italien, où, à côté de *Richard III*, nous verrons se dresser la haute et despotique figure de *Néron*, un très remarquable poème de M. Jules Barbier, sur lequel l'éminent maître russe, Rubinstein, a écrit quatre actes puissants et énergiques. Ses masses orchestrales et vocales, dans des scènes grandioses, ont admirablement rendu l'abaissement de Rome par le tyran, tombé lui-même du faite de sa gloire, pour mourir comme il le méritait. Il se dégage de cette œuvre une pensée élevée, dans laquelle le musicien a puisé ses plus nobles inspirations : c'est le relèvement, par l'aurore du Christianisme, de cette Rome écrasée et avilie.

Aussi, la victoire a été complète. *Néron-Rubinstein* a été l'objet d'ovations émues autant que sincères, et la foule, en l'acclamant, l'a escorté jusque chez lui à la sortie de cette première représentation.

De magnifiques concerts vont se succéder dans la grande salle du Trocadéro, à partir du 3 avril. C'est à cette date qu'enfin on y entendra, dans le premier festival, la *Rédemption*, de Charles Gounod, sous la direction de l'auteur. M. Faure, mesdames Albani et Rosine Bloch, en seront les principaux interprètes. Nous ne manquerons pas le mois prochain de parler de ce grand événement musical.

En attendant, les Recitals d'orgue que M. Guilmant a inaugurés à la salle Albert-le-Grand, 222, faubourg Saint-Honoré, continuent à y attirer une foule d'élite. Le célèbre organiste compositeur y fait applaudir non seulement les belles pages classiques de ses grands maîtres favoris, mais aussi des œuvres de nos compositeurs modernes, au nombre desquels il figure

comme l'un des plus distingués. Il est presque inutile d'ajouter que dans les unes comme dans les autres de ces œuvres, et que là, comme ailleurs, le remarquable organiste se montre toujours aussi savant musicien qu'admirable virtuose.

Nous terminerons en signalant une très jolie valse pour piano, moyenne force. Elle est intitulée : *Aimons-nous*, et composée par Maurice Lecocq. Rythmes charmants, harmonieuses formules, motifs frais et parfumés, en font une composition aussi brillante que recherchée. Édition superbe, sur papier satiné, avec titre richement doré.

*Ce qu'on entend le soir*, est un de ces poétiques nocturnes de L. Bordèse, qui conviennent si bien à la jeunesse, comme choix de paroles, autant que par l'habileté très connue de ce musicien, à ne pas dépasser l'étendue de voix à peine formées.

Deux autres publications à l'usage des familles et des maisons d'éducation, rivalisent de grâce par leurs poèmes naïfs et mutins :

*Le Renard et le Bouc*, tiré de Lafontaine, a inspiré à M. Ch. Miry des motifs fort originaux, remplis de légèreté et de malice.

D'un genre opposé, quoique très enfantin, est la gentille romance : *Si les cloches vont à Rome*, par M. H. Van Gael. C'est facile, sans banalité, et il s'en dégage ce doux parfum que laisse toujours à l'âme le souvenir d'une enfance pieuse et pure.

Ces morceaux se trouvent à la Maison Katto, 17, rue des Saints-Pères.

La charmante *Élégie* de Taléxy, annoncée par nous le mois dernier, et dont madame de Beauvais inspira à l'éminent docteur, son mari, une si touchante poésie, a rencontré un accueil aussi flatteur que justifié. On nous écrit à ce sujet, en nous demandant la traduction de la « Devise », qui figure, en langue anglaise, sur la page du titre. Nous nous empressons de répondre à nos aimables correspondantes, que c'est, en quelques mots, la pensée qui vibre dans les trois strophes du poème.

Voici cette traduction :

« Je ne t'aimai jamais autant qu'au moment  
où je la perdis! »

MARIE LASSAVEUR.

## PENSÉES ET MAXIMES.

La moquerie est un plaisir d'emprunt, plein de danger, et qu'il nous faut restituer : capital et intérêts.

\*\*\*

C'est en s'oubliant qu'on s'intéresse aux autres,

Tous les ans, le jour de l'Épiphanie, la reine d'Angleterre fait offrir sur l'autel de la chapelle de Windsor, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, accomplissant la parole du Prophète : *Les rois de Tarse et des Iles lui offriront des présents.*



## CORRESPONDANCE



ESDEMOISELLES, Yvonne est mariée, et je ne vous ai pas oubliées en m'occupant d'elle, puisque je vous apporte quelques souvenirs du grand jour, recueillis à votre intention.

Le mariage a eu lieu, non pas chez la mère de ma jeune amie, mais chez sa grand-mère à qui son état de santé ne permettait pas un déplacement considérable. C'est donc dans le midi, et à la campagne qu'ont eu lieu les cérémonies nuptiales; nous nous y sommes rendus tous ensemble, et je vous laisse à penser la gaieté d'un pareil voyage, notre wagon-salon nous isolant des autres voyageurs.

Mars, est déjà la saison des fleurs et des oiseaux dans ce doux pays vers lequel nous courrions à toute vitesse, et je peux bien dire que, comme le printemps, nous lui apportions avec la petite fiancée, notre tribut de chants et de parfums, s'il est vrai que le bonheur a une voix et la jeunesse un arôme enivrant.

Comment vous dire l'accueil que fit la grand-mère à sa petite-fille en lui ouvrant les bras. L'enfant toute émue se pressa sur ce cœur maternel et, se penchant vers une oreille attentive, lui murmura ses secrets de bonheur; les larmes, les baisers, les sourires, les exclamations se pressaient sur les lèvres et dans les yeux, nous enlevant presque l'usage de la parole, excepté pour Marthe qui, ne comprenant rien à cette joie trempée, allait de l'un à l'autre nous prodiguant ses consolations et nous faisant admirer une poupée qu'elle venait de découvrir assise dans un coin du salon, où elle attendait qu'on l'y découvrit pour montrer ses splendeurs.

Ces bonnes-mamans! comme elles ont le cœur tendre et ingénieux et quelle joie pour elles que la joie des autres, de ces chers petits enfants autour desquels se concentrent toutes leurs espérances, leurs joies et leurs désirs.

Le Caylar qui nous offrait une si maternelle hospitalité n'a rien de merveilleux comme construction; dans le pays on l'appelle le château parce que ses propriétaires savent lire et écrire et ne mangent pas d'ail; affaire de latitude. Comme compensation à la lourdeur des bâtiments, la situation est admirable, tout en haut d'une côte d'où l'on découvre l'immensité de la

mer. Ça et là, pour rompre la monotonie des premiers horizons, des bouquets de grands pins qui gémissent et se balancent mollement au moindre souffle de la brise; quelques oliviers centenaires au milieu des jeunes plants dressent leurs têtes chauves, et les amandiers fleuris laissent tomber sur le sol couleur de brique leurs pétales argentés, « neige odorante du printemps. »

Nous nous installâmes; on voisina de chambre en chambre. Par les portes ouvertes du long corridor on entendait des exclamations, des gémissements, des réclamations: J'ai oublié ceci, j'ai froissé cela. — J'ai perdu mes faux-cols! disait le père de famille à droite. — C'est moi qui les ai pris pour maintenir ma couronne d'oranger dans son carton, répondait Yvonne à gauche. — Profanation! ajoutait Paul qu'on trouvait partout à la fois.

Puis un moment de silence, et tout à coup, Yvonne d'une voix pénétrée:

« Oh qu'ils sont beaux, qu'ils sont beaux! Et se précipitant à la porte de sa chambre:

Venez tous, je n'ai jamais vu les pareils! »

Le premier arrivé fut Paul naturellement, et il admira lui aussi les deux diamants qui se balançaient aux oreilles de sa fiancée; d'aucuns prétendent qu'il considéra surtout les petites coquilles nacrées qui servaient de support à cette riche parure, mais Jeanne de Saint-A... est une mauvaise langue, ne la croyez jamais quand elle parle de son frère.

Bonne-maman fut remerciée, caressée, grondée, aimée; cela ne finissait plus et la question faux-cols, mise de nouveau sur le tapis par leur propriétaire aux abois, vint faire une heureuse diversion.

« Ils sont de vieille roche, disait l'une en se mirant.

— Oui, on n'en trouve plus de tout faits chez les chemisiers, répondit le père inquiet.

— Ils viennent du Brésil, n'est-ce pas?

— Mais non, je les ai commandés boulevard Sébastopol.

— Tu les avais bien cachés au fond de ton bahut, car je ne les connaissais pas.

— Plut au ciel que tu ne les eusses jamais découverts, je ne leur courrais pas après. »

Enfin on finit par s'entendre et chacun rentra dans son bien.

Le soir, il y eut répétition générale pour la toilette de la mariée qui n'avait été essayée que



six fois à Paris; on voulait être sûr que rien ne clocherait au dernier moment. Nous passâmes dans la chambre à trumeaux blancs qui est la plus grande, on plaça des draps par terre, la grand-mère s'assit dans une moelleuse bergère et nous lui amenâmes sa petite fille qui vint s'agenouiller à ses pieds pour recevoir un nouveau baiser. La jolie scène dans ce cadre tout blanc avec des profusions de lumières! Yvonne ravissante au milieu d'un fouillis de dentelles, et si mignonne, qu'elle semblait perdue dans sa traine de brocart. Elle nous fit des révérences Louis XV, tourna sur elle-même lentement, avec l'impassibilité des poupées mécaniques, puis allant prendre le bras de Paul vêtu d'une jaquette et orné d'une cravate à grands carreaux, elle sortit majestueusement comme une reine qui s'éloigne de ses sujets. — Ah, petite folle, que le bonheur te va bien!

Le contrat eut lieu le lendemain, et cette cérémonie si ennuyeuse pour tout le monde, excepté pour le notaire, s'accomplit sans encombre. La mariée était en rose, faille et barège, sa mère en dentelle noire, sa grand-mère en gris perle avec des roses dans ses cheveux blancs: un vieux portrait charmant que tout le monde admire sans réserve. On plaisanta beaucoup une des demoiselles d'honneur qui, avec des yeux verts avait osé une robe bleue; son audacieuse combinaison eut plein succès pourtant, avis à celles qui posséderaient ces prunelles d'ondines, et seraient hésitantes sur le choix à faire.

Le parc du Caylar unit l'antique maison à la chapelle, aujourd'hui église du petit village qui porte le même nom. Après le mariage civil fait dans le grand salon ouvert à deux battants sur la pelouse, où se pressait une foule de curieux, le cortège se forma et suivit à pied l'allée capricieuse qui conduit à la grille.

Que nous faisons donc bien au milieu des massifs, parmi les bouquets d'arbres, le long des haies fleuries! Tantôt, la mariée dont le voile se soulevait autour d'elle, l'enveloppant d'un léger nuage, apparaissait émue et recueillie, tantôt elle s'enfonçait sous une sombre charmillle, tandis que le soleil se jouait dans le groupe enfantin qui fermait le cortège.

A mi-route, nous fûmes arrêtés par une députation de jeunes paysannes revêtues de leur pittoresque costume Arlésien. Ces filles de la Provence, au teint brun, aux yeux superbes, ont une grâce noble et un peu sauvage qui rappelle leurs origines grecques, et leur type a traversé les siècles en conservant une incroyable pureté. Une d'elle, presque enfant, les joues empourprées par l'émotion, offrit à Yvonne une corbeille enrubannée contenant deux tourterelles liées ensemble par un ruban blanc; elle lui fit une harangue apprise avec peine qui se termina par cette phrase non préparée, qu'elle lança à

l'adresse de Paul: « *Bou Diou, qu'es béo (1)!* » Yvonne l'embrassa, trouvant dans son cœur quelques mots affectueux et charmants pour remercier la provençale de son compliment et surtout de son exclamation admirative; son triomphe éclatait dans ses yeux tandis que les jeunes filles criaient autour de nous: *Vivent lei novi (2), vive madamisselle Yvonne, vive moussu Paul, vive madame (la grand-mère)*. J'attendais qu'elles en vinssent à acclamer C. de Lamiraudie; mais elles s'arrêtèrent au couple qui me précédait et je dus me passer des vivats.

La chapelle était remplie de fleurs et de lumières, mais le suisse improvisé, en voyant si belle assistance ne voulut jamais marcher devant le cortège. Yvonne avait beau lui dire dans ses dents: Marius, passe le premier! Marius qui tenait sa hallebarbe comme une faux, resta respectueusement à l'arrière-garde.

De tout cela, nous avons ri ensuite, mais à cette heure solennelle, nous étions tous profondément émus, et priions du meilleur de notre cœur pour le jeune couple agenouillé devant nous.

A midi, nous reprenions le chemin pittoresque du parc, et après les effusions, les accolades les baise-mains, nous nous assimes autour de l'immense table dressée dans la serre où était servi un très beau déjeuner. A trois heures, les indifférents se retiraient, à quatre, nous ôtions la couronne à la jeune mariée ainsi que ses blancs atours pour lui faire revêtir un costume de voyage. J'essayai avec mes baisers quelques grosses larmes qui tombaient de ses yeux, pendant qu'elle regardait sa mère toute tremblante. Allons, du courage, voici la grande berline qui arrive et se range devant le perron.

« Adieu, Yvonne. — Adieu, ma chérie. — Au revoir, bonne maman. A bientôt, mère. — Écrivons. — Oui, oui. — Paul, avez-vous les clefs des malles? — Les voici. — Bon voyage, mes enfants! »

La voiture décrit un grand rond sur le sable, un mouchoir s'agite à la portière. Ils sont partis!

Et nous? Nous, nous pleurons.

Une heure après, la voiture revient, elle est vide; notre cœur se serre de plus en plus; le vieux domestique descend du siège, il s'approche de sa maîtresse:

« Madame Yvonne m'a dit de remettre ceci à ces dames. »

C'est un bouquet cueilli à la gare en attendant le départ du train. Nous nous en partageons les fleurs, et chacune va faire ses préparatifs de départ pour le lendemain.

J'espère, mesdemoiselles que notre amie m'enverra quelques notes de voyage, et je vous les réserverai pour le mois prochain. LAMIRAUDIE.

(1) Mon Dieu qu'il est beau.

(2) Vivent les mariés.



## DEVINETTES

## ÉNIGME

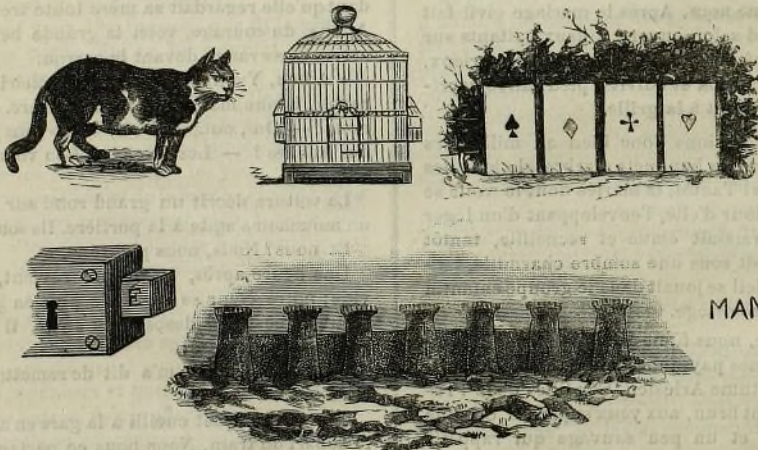
Sans pitié, l'on m'a bannie  
Du parterre, du jardin;  
En chœur et partout honnie,  
Je fléchis sous le dédain :  
Au pied des murs qui s'écroulent,  
Le long du chemin désert,  
Les chèvres en passant foulent  
Mes tiges d'un sombre vert.  
Mon terne feuillage pique;  
Ma fleur manque de beauté;  
L'épithète qu'on m'applique  
Me taxe de cruauté.  
Mais si le pilon me broie,  
Je deviens, chacun l'a vu,  
Qu'on le nie ou qu'on le croie,  
Un objet d'attraits pourvu :  
Le poète ému caresse  
Mon épiderme soyeux  
De sa plume charmeresse  
Qui fait pleurer tous les yeux ;  
J'annonce le mariage  
Et la naissance et la mort...  
A tout genre de pliage  
Je me prête; c'est mon sort.  
Et, mutation dernière,  
Début d'un autre destin :  
Un crochet de chiffonnière  
Me ramasse un beau matin.

## PROVERBE

Le luxe a fait rage en cette demeure,  
De ses folles mains creusant d'heure en heure  
L'abîme fatal sous ses fondements!  
Quand il eut fini son œuvre insensée,  
L'idole Fortune, ailleurs encensée,  
Rit de la ruine et de ses tourments.

Fidèles aux lieux, les chats seuls parcourent  
La cuisine en deuil; mais, las! n'y savourent  
Le dessert friand, le rôti d'autrefois...  
Ils n'y sont plus gais, féconds en malices.  
Pas d'airs conquérants, de fourrures lisses...  
La race féline est bien aux abois :  
Leur sang s'appauvrit; leur griffe s'émousse;  
Ni flair ni regard! leur pâle frimousse  
N'a plus rien de vif et plus rien de fier!  
Alors les souris qui dansent par bandes  
Les narguant ainsi de leurs sarabandes,  
Traitent en vaincus ces vainqueurs d'hier.  
Sur les murs glacés veufs de leurs tentures,  
L'horrible araignée habile en tortures,  
Tisse aux moucheron de mortels réseaux...  
Et dans les coins noirs, la hideuse orfraie  
Jette ses longs cris dont l'écho s'effraie :  
Et dans les pignons s'infiltrent les eaux!

## RÉBUS



MAN

Explication des Homonymes de Mars : Erre, aire, air, aire, aire, haire, hère, Ere, air, aire, aire, R.

Explication de la Charade : Péri, gueux. — Portrait : Jésabel.

Explication du Rébus : En tout la vie se révèle sous la neige et sous le soleil.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY